

BULLETIN 79/2012

Vorwort	5
Thematischer Artikel	6
L'origine du nom de Perséphone	6
Mitteilungen	18
Latein als Brückenfach – Zur Korrelation von Latein mit allen anderen gymnasialen Fächern	18
Dritter Schweizerischer Lateintag	26
Römerkalender für das Jahr 2013	27
Plakate des FASZ	28
Sonderband „Elemente – ΣΤΟΙΧΕΙΑ – ELEMENTA“	28
(HL) Archäologe auf Zeit.....	28
Umfrage zur Situation der Alten Sprachen	30
Weiterbildung	32
Der Vindonissa-Legionärspfad	32
Ferientagung für Altphilologen in München	33
Merhaba, Türkiye! – Ein Reisebericht.....	36
Euroclassica	40
Rezensionen	41
J. Fornasier, Lysias. Historischer Spionageroman	41
A. Ferdière, Gallia Lugdunensis	42
C. Howgego, Geld in der antiken Welt.....	43
Dizionario delle scienze e delle tecniche di Grecia e Roma	45
K. Bartels, Jahrtausendworte in die Gegenwart gesprochen	47
Roma e l'eredità ellenistica. Atti del convegno internazionale	48
K. Volk, Ovid, Dichter des Exils	50
Y. Gerhard, A. Bonnard et l'hellénisme à Lausanne au XX ^{ème} siècle.....	51
G. Kompatscher Gufler, R. Pichler, Lehr- und Übungsbuch zur lateinischen und griechischen Metrik.....	53
Lucius Ampelius, Liber memorialis.....	55
M. Beard, Pompeji: das Leben in einer römischen Stadt.....	56

Psyche perspicua pulchritudine – Ein Spielfilm von Claude Aubert.....	57
Personelles	60
Neumitglieder	60
Kantonskorrespondenten	61
Vorstand SAV	62

Vorwort

Liebe Leserinnen, liebe Leser

Diese Ausgabe des Bulletins ist für einmal ein wenig umfangreicher als die vorausgegangenen. Es beinhaltet sehr viele verschiedene interessante und lesenswerte Artikel, welche die Beschäftigung mit den Alten Sprachen in der Schweiz abbilden. Dabei erhalten wir sowohl Einblick in die neuste Forschungsarbeit an der Universität als auch in die Rolle der alten Sprachen an den Schulen.

Der Leitartikel stammt aus der Feder von Rudolf Wachter und widmet sich *L'origine du nom de Perséphone*. Gleich im Anschluss findet sich eine Abhandlung von Lucius Hartmann zum Thema *Latein als Brückenfach*.

Die diesjährige Weiterbildung hat den *Legionärspfad von Vindonissa* zum Thema. Das Programm und die Anmeldung findet sich in diesem Heft.

Ausserdem kann der *Sonderband „Elemente – ΣΤΟΙΧΕΙΑ – ELEMENTA“* von der letztjährigen Tagung bezogen werden.

Auf eine anregende Lektüre!

Petra Haldemann

L'origine du nom de Perséphone

Rudolf Wachter, Bâle et Lausanne

1. En lisant l'article „Persephone“ dans le 19^e fascicule du *Lexikon des frühgriechischen Epos (LfgrE)* un gris dimanche après-midi de novembre 2005, je remarquai avec satisfaction que son auteur avait bien tenu compte des formes attestées sur les monuments attiques, où la *koré* n'est jamais appelée Περσεφόνηα comme chez Homère et Hésiode, ou Περσεφόνη comme depuis Hésiode (*Th.* 913) et l'hymne homérique à Déméter, mais comme suit (les numéros sont ceux de la collection CAVI¹):

Avec [o] au milieu², sur la céramique (V^e siècle av. J.-C.): CAVI 4501 Φερόφαττα (480 env.), 3442 Φερρόφαττα (475–450), 5288 Περόφατα (460 env.), 3425 Φρερόφα[τ]-τα³ (450 env.), 3371 Φ[ε]ρόφαττα (450–425), 5651 Περσώφατα (450–425), 2731 Φερ(ό)φ[...]⁴ (410–400 env.); sur pierre (IV^e siècle): Φρεσοφόνην (un exemple).⁵

Avec [e] au milieu, sur la céramique (V^e siècle) : CAVI 5581 Περρέφαττα (450–425); 4484 Φερρέφαττα (430 env.), 7744 Φερρέφαττα (420–410 env.); sur pierre (IV^e siècle): Φερρέφαττα (fréquent).

Dans ce contexte, j'ai conçu un léger doute – et je ne suis pas le premier à l'avoir fait – quant à la décomposition traditionnelle du nom de cette déesse en un premier élément verbal et un second nominal: ce nom ne peut-il pas résulter de la transformation d'une forme plus ancienne comportant une première partie en [o], donc de type nominal, et une seconde partie verbale? La seule chose qu'il fallait trouver était un substantif grec *φέρρος, *πέρσον *vel sim.* et, puisque rien de tel n'existe, j'ai transposé les formes grecques en -ρσ- (celles en -ρρ- s'expliquent comme issues de -ρσ-) en sanskrit en tenant compte des changements phonétiques grecs et indo-iraniens. J'ai ainsi obtenu *bharṣa-* ou *parṣa-*, que j'ai alors cherchés dans le *Sanskrit-English Dictionary* de M. Monier-Williams. La première forme n'existe pas, mais l'autre est attestée dans le

¹ Voir <http://avi.unibas.ch>. La plupart des occurrences se trouvent déjà chez L.Threatte, *The Grammar of Attic Inscriptions*, vol. I (1980), 450 sq., et II (1996), 750 sq.

² Voyelle incertaine dans CAVI 5029 [...]ρ[...]φαττα (470 env.).

³ Avec redoublement assimilatoire du [r] (comme dans *trésor*) ou métathèse des lettres -ερ-?

⁴ Pour l'omission de la voyelle voir R.Wachter, „Abbreviated Writing“, in: *Kadmos* 30 (1991), 65 avec n. 84.

⁵ Un exemple de la Crète de l'époque impériale, IC 2.XVI.10: Φερσοπόνη (voir H.G.Liddell-R.Scott-H.S.Jones, *A Greek-English Lexicon*, 9^e éd., suppl. 1996, s.v.).

Rigveda comme *hapax legomenon*, traduite par „gerbe de blé“, ce qui me fit sursauter. Trois jours plus tard, dans la bibliothèque de l’institut, je pouvais consulter d’autres ouvrages de référence ainsi que le passage originel, et ce que je trouvai là était une vraie merveille. Car la question qui m’avait tracassé durant tous ces jours, était de savoir quel verbe se cachait dans la seconde partie du composé, -φαττα, sans doute plus ancienne que le -φόνεια ou le -φόνη des poètes.

2. En fait, les savants modernes admettent que la forme poétique est due à des changements étymologiques populaires, procédé fréquent par lequel les aèdes ont donné „plus“ de sens ou un sens „meilleur“ à des noms propres de formation obsolète ou d’origine étrangère. Vu son caractère de composé, les savants ont unanimement essayé de dériver le nom de Perséphone de racines indo-européennes⁶ plutôt que de lui revendiquer une origine préhellénique, supposée par exemple pour le nom d’Ulysse. Les formes attiques en -φαττα ou -φασσα, qui se trouvent aussi dans le théâtre attique (Περσέφασσα chez Eschyle ; Φερσέφασσα chez Sophocle et Euripide; Φερσέφαττα chez Aristophane) et chez Platon (Φερρέφαττα), ont généralement été considérées comme originelles et authentiques au regard de la proximité et de l’importance du sanctuaire ancien d’Eleusis. Mais la voyelle centrale [o] des vases n’a pas été suffisamment prise en considération: pourtant, Περσε- est la forme épique et Homère était bien connu à Athènes depuis le sixième siècle, ce qui fait très clairement de la forme à [o] central une *lectio difficilior* pourvue d’une autorité non négligeable.

Quant à sa signification, le nom a été, depuis l’Antiquité, associé avec le mythe selon lequel Perséphone est l’épouse d’Hadès et la reine des Enfers. Beaucoup de savants, antiques et modernes, ont donc rapproché le premier élément (Περσε-) du verbe πέρθω „détruire“ et de son nom abstrait πέρσις „destruction“, et le second (-φόνη etc.) du substantif à degré plein apophonique φόνος „meurtre“ ainsi que des noms comme Ἀργεῖφόντης chez Homère. La forme commençant avec Φ- fut normalement associée à φέρω, ce qui donnait au nom entier le sens d’„apportant la mort“ *vel sim.* Pourtant, ces deux derniers siècles, les étymologistes ont de plus en plus tendu à penser qu’à l’origine, la première ou la seconde partie, ou même les deux, n’avaient rien à faire avec ces racines. Cela a livré le nom à la spéculation étymologique. Mais voici le problème courant: trouverons-nous une interprétation qui soit à la fois phonétiquement possible et sémantiquement plausible? Et qu’est-ce que la plausibilité pour le nom propre d’un personnage mythologique? Combien de

⁶ Voir P.Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (1968–1980), et H.Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch* (1960–1970), s.v.

temps avant l'époque d'Homère, d'Hésiode, de l'hymne à Déméter et des plus anciennes traces archéologiques du sanctuaire d'Eleusis, Perséphone était-elle devenue l'épouse d'Hadès? Ou avait-elle eu à l'origine une fonction toute différente, et si oui, laquelle?

Voici cinq interprétations proposées au XX^e siècle par des savants réputés; elles montrent à quel point les résultats d'une approche étymologique peuvent être divergents:

(1) Dans un livre de 1936⁷, le savant bulgare Vladimir Georgiev part du rituel des Thesmophories, dans lequel des porcelets étaient jetés vivants dans un puits et, après un certain temps, exhumés et utilisés comme engrais dans les champs; il propose pour la première partie du composé un mot pré-bulgare, bien sûr non attesté, signifiant „porcelet“ et passé au traco-illyrien et, pour la seconde partie, la racine de πένομαι qui, en arménien, peut signifier „abattre“. Son interprétation du nom est donc „abattant les porcelets“ (28) et il en conclut que „der ganze Demeterkult ist illyrisch“ (29).

(2) Dans un article de 1986, Hubert Petersmann⁸ rapproche le nom de Perséphone d'un mythe hittite dans lequel le soleil semble être appelé „fille de la Terre“. Le lien avec le culte de Déméter et Perséphone se trouverait dans le „feu“, dont le rapport avec le soleil est évident; ce lien est directement attesté dans un fragment du *Phaéton* d'Euripide où la *koré* est appelée πυρὸς δέσποινα „maîtresse du feu“⁹. Bien que ce passage d'Euripide ne constitue pas un témoignage très ancien, Petersmann soutient que celui-ci reflète la fonction originelle de Perséphone. Il voit dans son nom un composé de πέρρα, *hapax legomenon* pour le soleil chez Lycophron, d'une forme originelle *πέρσα et d'une signification originelle „feu“ (non attestées), et d'une racine indo-européenne *g^{uh}en, homophone à celle de θείνω et φόνος, mais signifiant „se gonfler, déborder“¹⁰. Perséphone est donc „die von Feuer, Licht Übervolle“ („celle qui déborde de feu et de lumière“).

(3) Dans un livre de 1989, Françoise Bader¹¹ prend une position plus traditionnelle. Dérivant les deux parties du nom composé des deux racines

⁷ V.Georgiev, *Die Träger der kretisch-mykenischen Kultur, ihre Herkunft und ihre Sprache*, vol. I: *Urgriechen und Urillyrier (Thrako-Illyrier)* (1936), 22–9, cité par E.Simon, *Die Götter der Griechen* (1980), 91 avec n. 5.

⁸ H.Petersmann, „Persephone im Lichte des altorientalischen Mythos“, in: *Die Sprache* 32 (1986), 286–307 (= *Kleine Schriften*, 2002, 152–69).

⁹ F 781.59 *TGF* (vol. 5.2).

¹⁰ Cette racine, très douteuse, n'est plus enregistrée dans *LIV* (H.Rix, et al., *Lexikon der indogermanischen Verben* (2^e éd., 2001), s.v.).

¹¹ F.Bader, *La langue des dieux ou l'hermétisme des poètes indo-européens* (1989), 38.

usuelles de πέρθω et de θείνω/φόνος, elle estime que le composé peut – et pouvait – être lu dans les deux sens, ce qui donne à Perséphone la signification double de „celle qui détruit la mort“ et de „celle qui abat la destruction“.

(4) Dans un article de 1997, puis dans un livre de 2000, Raimo Anttila¹² traite brièvement du nom de Perséphone. Si je le comprends bien, il suit l'analyse de Petersmann mais prend pour une seule et même racine celle qui signifie „abattre“ et celle qui signifie „déborder“, et l'interprète comme „faire sortir qqch. en battant“, donnant du nom entier la traduction „faisant sortir la lumière et le feu“.

(5) Une analyse différente a été proposée par Michael Janda dans un livre de 2000.¹³ Janda dérive la première partie du nom de la racine de πείρω, πορείν, πόρος „faire passer sur l'autre rive“ et la seconde de la racine de φάε/φάος „briller, lumière“, dont il tire une signification „die das/den (immer wieder) Glänzende(n) hinüberbringt/hinüberbrachte“ (247) („celle qui porte dans l'au-delà ce qui brille“).

Il est facile de voir que ce genre d'analyse étymologique ne peut guère amener à des résultats satisfaisants. Le mythe de Perséphone ne contient que deux faits „solides“: elle est fille de Déméter et épouse d'Hadès; de ces faits, le premier ne semble pas être représenté dans son nom, et le second, d'après l'opinion commune, ne le serait que par étymologie populaire. Pour cette raison, des étymologies nouvelles ne pouvaient se baser que sur des rapports mythologiques et culturels peu „solides“, qui sont d'ailleurs très nombreux: lumière, feu, surgissement, transition, exubérance, meurtre, destruction, qu'on a alors focalisés et soulignés de manière arbitraire et excessive – le danger classique du cercle vicieux. D'autre part nous pouvons définir les critères qu'une étymologie „solide“ du nom de Perséphone devrait remplir: elle devrait se rapporter aux „faits solides“, l'origine du nom devrait être hautement archaïque et les deux membres du composé devraient être en rapport étroit et évident l'un avec l'autre.

3. Il semble que ce que je propose ici remplisse ces exigences. Mais avant de retourner au parallèle védique, il faut d'abord établir la forme grecque originale.

En ce qui concerne la différence entre -φαττα et -φασσα, elle est d'un type courant, cf. attique (etc.) φυλάττω, μέλιττα vs. ionien (etc.) φυλάσσω, μέλισσα.

¹² R. Anttila, „Beating a goddess out of the bush?“, in: I. Hegedűs et al. (éd.), *Indo-European, Nostratic, and beyond: Festschrift for Vitaly V. Shevoroshkin* (1997), 1–8, et id., *Greek and Indo-European Etymology in Action. Proto-Indo-European *ag´* (2000), 164 sq.

¹³ M. Janda, *Eleusis: das indogermanische Erbe der Mysterien* (2000), en part. 224 sqq.

Les deux formes remontent donc à une origine commune – quelle qu'elle soit (on y reviendra).

La variété des formes apparaissant dans le premier élément du nom est plus difficile à expliquer. Le [o] doit être authentique parce qu'on ne saurait l'expliquer comme résultat d'un processus secondaire: il est trop fréquent pour être une faute accidentelle; il ne peut pas être une déformation analogique parce qu'il n'existe ni composé modèle ni substantif *πέρσον *vel sim.* qui auraient pu servir de modèle à une telle déformation; il ne peut être dû à aucune influence littéraire parce qu'il n'est attesté dans aucun texte littéraire. Étant donc très clairement une *lectio difficilior*, il doit représenter la prononciation courante du nom dans l'attique de la rue au V^e siècle av. J.-C., et il doit être ancien. Qui d'autre que les Athéniens, visiteurs principaux du sanctuaire archaïque d'Eleusis, auraient connu et conservé le nom originel de la *koré*? C'est seulement après la catastrophe de la guerre du Péloponnèse, qui a dû fortement altérer la population d'Athènes et de l'Attique, que cette forme traditionnelle a cédé la place à la forme en [e] que connaît la littérature. Mais, comme on l'a déjà dit, prendre au sérieux la forme locale attique influence grandement notre avis sur la formation originelle du nom. Car une forme en [o] ne peut correspondre qu'à un premier élément nominal et confère ainsi automatiquement un caractère verbal au second élément. Pour cette raison, toute hypothèse étymologique reposant sur un premier élément verbal est a priori invraisemblable (Bader et Janda, ci-dessus).

Quant à la consonne labiale initiale, il faut se demander si elle était à l'origine aspirée ou non. En littérature ainsi que dans les inscriptions, les deux formes sont attestées et, phonétiquement, une assimilation π-φ- > φ-φ- et une dissimilation φ-φ- > π-φ- peuvent se justifier.¹⁴ Historiquement, pourtant, la forme en [p] a de bien meilleures chances d'être ancienne que la forme en [p^h] parce que la déformation par étymologie populaire d'après le verbe πέρθω „détruire“ n'aurait jamais été possible si la forme avait été Φερσο- à l'époque des poètes épiques, tandis qu'une forme originelle Περσο- était forcément associée au futur πέρσομαι et à l'aoriste ἔπερσα.

Décider entre -ρρ- et -ρσ- ne pose pas de difficulté non plus. En effet, il faut encore une fois admettre qu'une déformation d'après le verbe πέρθω aurait été exclue si Περρο- avait été la forme originelle. De plus, un [r:] long en attique ne peut de toute façon remonter qu'à [rs]. Ce changement phonétique,¹⁵ qui a été

¹⁴ Voir les dictionnaires étymologiques (n. 6, ci-dessus); de nombreux exemples de ce type d'assimilation se trouvent chez Threatte (n. 1, ci-dessus), vol. I, 455 sqq.

¹⁵ Voir M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien* (1972), §119.

restreint à l'attique et à quelques dialectes des régions voisines, a probablement d'abord changé [rs] en [r:^h] *vel sim.* et pourrait ainsi être responsable de la quasi-standardisation de la double aspiration (φ-φ-) dans notre nom aux V^e et IV^e siècles.¹⁶

En résumé, la forme originelle du premier membre du composé était très vraisemblablement Περσο-.

Mais que ferons-nous d'un nom originel Περσόφαττα? Comme dans le cas du nom d'Ulysse, ce nom originel de Perséphone, et surtout sa première partie, a dû devenir incompréhensible; sinon, les aèdes épiques (pré-homériques) ne l'auraient pas altérée en une forme prosodiquement équivalente, Περσε-. Or, le meilleur moyen pour rendre le nom compréhensible était de le „retourner“, c.-à-d. de rendre verbal le premier élément et nominal le second. Mais puisqu'il n'existait en grec aucun type de composé à premier membre en -σε-, les poètes semblent avoir fait un compromis entre deux types bien connus, τερψί-μβροτος, πεισί-στρατος d'une part, et Ἐχέ-πῶλος, Μενέ-λαος de l'autre. De plus, le résultat recevait le soutien du nom de Περσεύς, attique Περρεύς, qui était, lui aussi, souvent associé au verbe πέρθω et qui avait toujours eu un [e] dans cette position. Mais tous ces procédés ne rendent plausible qu'une déformation d'une forme plus ancienne devenue obsolète, et jamais une création *ex nihilo*.

La verbalisation secondaire du premier membre du composé a entraîné un processus parallèle dans le second membre, que les poètes ont alors voulu rendre plus clairement nominal en remplaçant -φαττ- par -φον- du substantif bien connu, φόνος.

Et finalement, une origine secondaire des formes en -φόνεια et -φόνη dans un contexte épique est également très plausible du fait que ces versions du nom entrent facilement dans le vers dactylique, ce qui s'était toujours révélé impossible avec Περσόφαττα.

4. Retournons maintenant au *hapax legomenon* védique *parṣa-* (masc.) „gerbe de blé“, équivalant parfait de notre substantif grec reconstruit *περσο-.¹⁷ En regardant le passage dans le Rigveda, j'eus une nouvelle surprise: le verbe avec lequel *parṣa-* y était combiné. Dans l'hymne 10.48, Indra, chef du panthéon védique, se vante de sa puissance en disant: 7 *khāle nā parṣān, prāti hanmi*

¹⁶ La seconde aspiration semble avoir repoussé au début du mot celle de la consonne longue [r:^h], par dissimilation: [per:^hop^hat:a] > [p^her:^hop^hat:a], et les formes avec Φερσε- seront des mélanges. La forme à aspiration initiale qui en résulte aurait été soutenue par l'étymologie populaire, notamment par rapprochement avec le verbe φέρω, comme mentionné plus haut.

¹⁷ A comparer, structurellement, avec hom. χέρσος, τέλσον.

bhūri, „comme les gerbes (acc. plur.) sur l’aire de battage, je bats en grand nombre (*scil.* les ennemis)”. (C’est un vers *triṣṭubh*, correspondant historiquement au type des hendécasyllabes sapphiques.) Le verbe dont *parṣa-* est l’objet direct est précisément *han-*, de la racine indo-européenne bien connue **g^{uh}en* ; celle-ci est attestée dans un présent racine archaïque en sanskrit et en hittite (3^{es} personnes sing./plur. skt. *hānti/ghnānti*, hitt. *kuenzi/kunanzi*), dans un présent thématique grec à suffixe *ie-/io-* qu’on a déjà rencontré, à savoir *θείνω* de **g^{uh}en-īō* (ainsi que dans le substantif *φόνος*) et, en outre, dans le latin *dē-fendō*, etc. J’avais évidemment beaucoup réfléchi dans l’intervalle à ce que Perséphone aurait pu faire avec les gerbes, c.-à-d. de quel verbe le second élément *-φαττα* pourrait être dérivé. Ni la vue traditionnelle qui mettait *-φαττα* et *-φόνεια/-φόνη* en rapport avec la racine de *θείνω*, *φόμος* „battre, tuer“ ni les racines proposées par Petersmann et par Janda, ni d’autres racines ou significations qui pourraient se prêter à une dérivation de *-φαττα*, p.ex. *φημί*, *φαμέν* „dire“ („annoncer les gerbes“?) ou *φαίω* („montrer les gerbes“?), ne donnaient des résultats satisfaisants. Il m’avait tout simplement échappé pendant ces trois jours-là que *θείνω* ne signifie pas seulement „abattre, tuer“, mais aussi „battre“, toujours en grec, surtout au thème du présent,¹⁸ ce qui donne évidemment une signification parfaite. En fait, avec cette solution, il ne faut même plus parler d’une déformation inappropriée du second élément par étymologie populaire, parce que la forme „clarifiée“, *-φόνεια/-φόνη*, contient la même racine que la forme originelle, *-φαττα*.

Une troisième surprise m’attendait. Les dictionnaires étymologiques du sanskrit de Manfred Mayrhofer, s.v. *parṣā-*,¹⁹ indiquaient que l’expression correspondant à véd. *parṣān han-* „battre les gerbes“ était aussi utilisée dans l’Avesta (Yt. 13.71 *yabā nā satəm ... paršanəm niĵātəm hyāt*, „comme si un homme battait cent ... gerbes“), également un *hapax legomenon* dans l’entier du corpus avestique. Cela signifie que cette expression, utilisée dans une parabole, doit être très archaïque dans la branche indo-iranienne des langues indo-européennes et qu’elle a donc plus de chances encore d’être héritée de l’époque proto-indo-européenne.

Si nous pouvons démontrer que *-φαττα* est une formation plausible de la racine **g^{uh}en* „battre, (abattre)“, nous pourrions considérer *Περσόφαττα* comme une représentation exacte de l’expression indo-iranienne formée à partir du verbe fréquent **g^{uh}en* „battre“ et de l’objet direct **persós* „gerbe“ (au pluriel), ex-

¹⁸ Voir Liddell-Scott-Jones (n. 5, ci-dessus), s.v. *θείνω*, I (à la différence de II).

¹⁹ Voir M. Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen* (1956–80), II, 230, et – moins détaillé – id., *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen* (1986–2001), II, 101.

pression qui constitue un archaïsme aussi bien en indo-iranien, où elle est conservée dans une parabole littéraire (épico-hymnique), qu'en grec, où elle survit dans un nom propre mythologique.

5. Dériver -φαττα de la racine *g^{uh}en ne pose aucun problème si nous acceptons, ce que nous ferons volontiers, que la formation est d'un type hautement archaïque: il contient la racine au degré zéro, *g^{uh}η, qui – suivant les processus réguliers de dévocalisation de l'aspirée, du changement de la nasale syllabique en une voyelle pure et de la fusion fréquente des labiovélares avec les labiales – a fini par donner φᾶ en grec. La racine est suivie d'un -t-, qui est fréquent dans les composés nominaux indo-européens de signification active et dont la seconde partie consiste en une racine verbale se terminant en voyelle ou sonante, p.ex. [i], [u], [r]. On peut citer les exemples bien connus du latin *comes*, thème *com-i-t-* (à degré zéro de la racine *h₁i- „aller“ d'εἶμι, etc.) ou le composé védique *su-kṛ-t-* „agissant bien“, de *su-* „bien“ (= grec εὖ-) et de la racine *kar* „faire“ au degré zéro *kṛ*. En fait, ce -t- est même attesté avec notre racine ailleurs en grec, à savoir dans la formule homérique ὀδυνήφατα φάρμακα „remèdes sédatifs“ (litt. „supprimant les douleurs“).²⁰ Finalement, l'analyse de -φαττα exige comme dernière composante le suffixe indo-européen de dérivation féminine *-ih₂ qui a d'abord donné *-jā en grec (écrit -ja en mycénien), puis, en combinaison avec le -t- précédent, -ττα en attique et -σσα dans la plupart des autres dialectes.²¹

Bien que, pour nous, cette forme -φαττα soit étymologiquement facile à comprendre, il est évident que, déjà à l'époque des aèdes épiques, elle n'était plus clairement comprise parce que le mot qui en constituait le premier élément était tombé dans l'oubli et que, par conséquent, la signification exacte du second avait dû se perdre à son tour. Sa „clarification“ par -φον- en est la preuve. En effet, cette création prétendument „clarifiante“ des formes poétiques -φόνεια et -φόνη, qui doit dater d'une époque où la racine de la seconde partie du composé pouvait encore être „ressentie“ correctement, a effectivement obscurci la signification de cette dernière; de toute façon il n'existe aucune indication que le substantif φόνος, ou généralement le degré plein apophonique de cette racine, ait jamais signifié „battre“ plutôt que „abattre, tuer“ en grec archaïque.

²⁰ Iliade 5.401 et 900. Voir en outre E.Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache* (1974), 195 sq.

²¹ Le parallèle le plus étroit pour ce développement phonétique combinatoire se retrouve dans des formes féminines très archaïques du participe présent d'εἶμι, remontant à *h₁s-nt-ih₂, en myc.: *a-pe-a-sa* /ap-éhassa/, et plus tard, ἔασ(σ)α, ἔασσαις; voir p.ex. M.Meier-Brügger, *Griechische Sprachwissenschaft* (1992), II, 63 avec bibliographie.

Malgré l'origine très ancienne du nom de Περσόφαττα, nous ne devrions pas y voir un héritage direct de l'indo-européen. En sanskrit, en tout cas, il n'y a pas de composé archaïque comportant un élargissement en *-t-* de notre racine²² et, en outre, le suffixe féminin n'est jamais ajouté à de tels composés dans cette langue.²³ Mais nous nous contenterons aisément de ce que nous pouvons dire du grec. En grec, le suffixe **-ih₂* était très fréquemment ajouté à des composés de thèmes consonantiques, surtout dans les noms propres, pour indiquer clairement le sexe. Or la grande époque de l'utilisation de ce suffixe archaïque s'est terminée avec la période mycénienne. En effet, la consonne **j* [j] présente dans ce suffixe (et dans d'autres) a subi alors des changements phonétiques rapides et fondamentaux en combinaison avec les consonnes précédentes²⁴; ces changements ont obscurci notre suffixe féminisant et ont causé la perte complète de son utilité et de sa productivité. Pour cette raison, *-φαττα* doit remonter au moins à ce temps-là.

Cette date trouve une confirmation dans le remplacement „clarifiant“ de *-φαττα* par *-φόνεια* et *-φόνη* opéré par les aèdes pré-homériques, dont nous avons déjà parlé. Il est vrai que ce remplacement n'est devenu nécessaire qu'après la fusion des labiovélares avec les labiales (ou dentales), c.-à-d. à la période post-mycénienne. Mais une fois achevé, ce changement rendait ce remplacement urgent parce que la racine au degré zéro, suite au développement **k^{uh}ŋ-* > *φα-*, était devenue très ambiguë. Or, nous savons que les labiovélares se sont perdues avant le changement ionien *ā* [a:] > *η* [e:], c.-à-d. au XI^e siècle av. J.-C. au plus tard.²⁵ Et, puisque le premier élément a dû passer de **περσο-* à *περσε-* plus ou moins au même moment lors du „retournement“ du composé, le nom originel a dû être créé plus tôt encore, de façon à ce que, dans l'intervalle, le mot **περσο-* puisse tomber dans l'oubli. Il semble donc très probable que le nom de Perséphone remonte à la pleine période mycénienne, sinon à une période encore beaucoup plus ancienne. Qui sait si, à Thèbes, de prochaines découvertes ne mettront pas au jour une tablette portant la forme *pe-so-ŋo-sa*.

²² Skt. *ari-ha-t-* « tuant les ennemis » n'est probablement pas une formation héritée, voir J.Wackernagel-A.Debrunner, *Altindische Grammatik*, vol. II/2 (1954), 43. La forme normale de la racine en seconde partie de composé est le degré plein *-han-* (sur le féminin duquel voir *ibid.* 5 et 387).

²³ Cf. Wackernagel-Debrunner (n. 22, ci-dessus), 44 sq.

²⁴ E.g. **-aner-iǵ* > (Καλλι)άνειρα, **-uǵanakt-iǵ* > (Δημο)άνασσα, **-genes-iǵ* > (Ιφι)γένεια, **-ped-iǵ* > (τρά)πεζα. Les exemples homériques se trouvent chez Risch (n. 20, ci-haut), 137 sqq..

²⁵ Voir Lejeune (n. 15, ci-dessus), §39.

6. Notre nouvelle étymologie a soulevé, en passant, un nombre de questions et de réponses supplémentaires que nous ne ferons qu'effleurer ici. Elle a par exemple donné une nouvelle qualité au substantif **persós* qui n'est plus seulement un mot régional indo-iranien, mais un vrai mot indo-européen; il pourrait être apparenté, selon la suggestion de Michael Weiss de la Cornell University, au latin *porrum*, grec *πράσον* «poireau», qui, quant à lui, avait été considéré comme un emprunt à une langue méditerranéenne.

Une deuxième question s'est posée à propos de la signification de **g^{uh}en* dans notre expression. Cette racine aurait-elle pu signifier „couper“, ce qui ferait de Perséphone non pas la batteuse de blé, mais la moissonneuse? La réponse est très nettement négative puisque dans les textes anciens cette racine n'exprime jamais un mouvement horizontal mais toujours un mouvement vertical, en particulier „abattre“ à l'aide d'une massue ou „fendre“ (du bois) à l'aide d'une hache. Un exemple célèbre est fourni par Indra, dieu suprême des Indo-aryens du Rigvéda, qui opère de la sorte avec son *vájra-*, un instrument ressemblant en même temps à une massue et à un foudre. De plus, l'action de la parabole védique a lieu sur le *khála-*, „aire de battage“, où les épis n'étaient que très exceptionnellement séparés des chaumes avant d'être battus.

7. Le fait que, dans nos textes mythologiques grecs, Perséphone ne soit plus jamais associée avec l'action de battre le blé²⁶ souligne l'origine archaïque de ce personnage mythologique. Et, très clairement, Perséphone était essentiellement la fille de sa mère, déesse de l'agriculture. Battre le blé est une occupation fréquente des femmes dans nombre de sociétés jusqu'à nos jours, et pas seulement lorsque les hommes sont à la guerre.²⁷

²⁶ Pour les traditions relatives à la récolte et au battage du blé voir J.G.Frazer, *The Golden Bough* (9 tomes en 13 vols, 3^e éd., 1990), tome 5.

²⁷ On en trouve de nombreuses preuves sur Internet (taper: „women threshing“ *vel sim.*). Voir aussi, p.ex., un conte populaire bavarois, rapporté par Willibald Schmidt, *Sagen aus dem Isarwinkel* (2^e éd., 1979), 20 : « Schon eine Zeit, ehvor in der Hauptstadt zu München die Cholera ausbrach, sah ein Bauer im Tegernseer Winkel nachts mit einem Male den Stadel hell erleuchtet. Er holte den Nachbarn und dann schauten die zwei durch die Ritzen des Tennentores. Sie sahen die drei Jungfrauen dreschen und hörten, wie sie laut dazu sagten: 'Wir dreschen, wir dreschen den Armen zum Brot und den Reichen zum Tod.' Etliche sagen, die drei Fräulein sind völlig schwarz gewandet gewesen; aber nur der jüngste Bub der Familie hat die Erscheinung ganz gesehen. Das ist vor hundert Jahren gewesen.“ (Voir aussi p. 8.) Chez les peuples indo-européens archaïques, plusieurs indices montrent que les travaux des champs étaient souvent laissés aux femmes tandis que les hommes s'occupaient de l'élevage du bétail; voir B.Sergent, *Les Indo-Européens: histoire, langues, mythes* (2^e éd., 2005), 186.

Au vu de son domaine précisément défini, à savoir le battage de blé, il semblerait que **Persok^{uh}ntja* au II^e millénaire ait été une jeune fille parmi d'autres dans l'entourage de la déesse de l'agriculture, qui était peut-être leur mère à toutes. On peut faire référence aux Muses, aux Néréides, aux Océanides (parmi lesquelles Perséphone était en train de jouer quand Hadès est venu pour l'enlever, selon l'hymne à Déméter) et à d'autres groupes de nymphes. En même temps, la fonction originelle de Perséphone semble confiner plus clairement sa mère à la sphère de l'agriculture.²⁸ En outre, notre nouvelle étymologie rend encore plus remarquable l'observation courante que chez Homère, Perséphone est presque entièrement²⁹ limitée à son rôle de reine des Enfers et Déméter à celui de la déesse de l'agriculture, tandis que l'épopée se tait sur leurs fonctions communes, p. ex. dans les Thesmophories ou dans le culte éleusinien. Ce décalage soutient de surcroît notre opinion selon laquelle le changement survenu dans le nom de Perséphone, dont le premier élément est passé d'un terme obsolète pour „gerbe“ au verbe „détruire“ et le second d'une racine devenue ambiguë à une forme rappelant clairement φόνος „meurtre“, s'est produit dans les cercles des aèdes épiques, sans doute bien avant Homère. En dehors de l'épopée, en revanche, Perséphone gardait son rapport avec l'agriculture, en particulier avec le blé, l'épi et même la gerbe.³⁰ Le lien entre l'agriculture et les Enfers réside dans le grain de blé qui, pour pouvoir pousser, doit d'abord être enterré. Au vu du décalage surprenant des rites par rapport aux saisons, Walter Burkert a suggéré que ces rites et mythes pouvaient avoir leurs origines non pas dans un climat méditerranéen mais plutôt au Nord, donc avant l'immigration du groupe proto-grec indo-européen en Grèce et, en fait, à l'époque „néolithique“.³¹

Une autre conséquence importante de notre nouvelle étymologie concerne la question de l'agriculture indo-européenne. On sait bien, fait très embarrassant, que le vocabulaire hérité indo-iranien ne continue pratiquement pas les termes de semence, de labour et de mouture connus de toutes les langues indo-européennes occidentales, ou qu'il les présente avec d'autres significations, comme p. ex. i.-e. **agrós*, qui en sanskrit signifie „paysage étendu“ et non pas „champ cultivé“.³² Notre expression, **pérsons g^{uh}énmi* „je bats les gerbes“

²⁸ Voir Simon (n. 7, ci-dessus), 91.

²⁹ *Iliade* 14.326 fait peut-être exception.

³⁰ Ces rapports s'observent dans l'iconographie, où Perséphone est souvent représentée avec des gerbes de blé, voir p. ex. *LIMC* VIII + suppl. (1997), I, 959 sqq., nos. 36, 37, 170, et surtout 107, 110, 112, 113, 121, 127, 153 ; aussi avec Hadès, 172.

³¹ W. Burkert, *Greek Religion* (1985), 160 ; voir aussi *ibid.* 159–61, 242–6, 283–90, etc.

³² Pour ces questions voir Sergent (n. 27, ci-dessus), 183–9 (avec bibl. 186), et A. Martinet, *Des steppes aux océans* (1986), 249–51. Le vocabulaire en question est mis à jour et

fournit donc un parallèle frappant entre l'Occident grec et l'Orient indo-iranien dans ce champ sémantique, favorisant vigoureusement l'hypothèse selon laquelle ces termes ont été perdus en indo-iranien plutôt que redéfinis et répandus secondairement dans les langues occidentales.

Troisièmement, on peut se demander s'il existait déjà en proto-indo-européen un mythe racontant l'enlèvement d'une fille de la déesse de la fertilité par le dieu des Enfers. La disparition de la déesse responsable du battage du blé, opération essentielle pour tirer de la nourriture et de nouvelles semences à partir de l'ancienne récolte, fournirait un sujet parfait à un mythe dans lequel, par exemple, le dieu des Enfers tenterait d'empêcher la vie sur terre de continuer. Bien sûr, nous n'avons pas le droit d'"inventer" complètement des mythes indo-européens sans disposer d'attestations très détaillées³³, mais les coups d'œil que les sources nous permettent de jeter dans le passé mythologique indo-européen sont malgré tout très inspirants. Perséphone nous en donne à nouveau un bel exemple.³⁴

présenté par J. P. Mallory-D. Q. Adams, *The Oxford Introduction to Proto-Indo-European and the Proto-Indo-European World* (2006), 167–9.

³³ Voir le *caveat* de M. L. West, *Indo-European Poetry and Myth* (2007), 19–25 (introduction).

³⁴ Ces pages présentent, en français, l'essentiel de l'article, « Persephone, the Threshing Maiden », in : *Die Sprache* 47 (2007/2008), fasc. 2 [2010], 163–81.

ANZEIGEN UND MITTEILUNGEN

Latein als Brückenfach – Zur Korrelation von Latein mit allen anderen gymnasialen Fächern

Einleitung

Latein gehört zu den Fächern, die objektiv gesehen (d.h. von der Anzahl Lektionen und dem Anteil der Schülerinnen und Schüler aus betrachtet) am meisten unter dem MAR 95 (Maturitätsanerkennungsreglement) gelitten haben. Aus verschiedenen Gründen ist das Fach nach wie vor hohem Legitimationsdruck ausgesetzt. Im Zusammenhang mit der von Wirtschaft und Gesellschaft geforderten Stärkung der Naturwissenschaften wird es oft einseitig den Sprachfächern zugeordnet, in Konkurrenz zu naturwissenschaftlichen oder technischen Fächern gesetzt und damit mit angeblich guten Gründen aus dem Fächerkanon der allgemeinbildenden Gymnasien gestrichen.

Dieser Beitrag soll zeigen, dass es sehr wohl auch gute Argumente gibt, gerade Latein als Fach im Gymnasium beizubehalten oder gar zu stärken. Dabei geht es keineswegs darum, das humboldtsche Ideal einer Schule in der Tradition des 19. Jh. wiederaufleben zu lassen oder den Niedergang des Gymnasiums zu beklagen. Für einmal sollen inhaltliche oder methodische Gründe, welche für das Latein sprechen, nicht im Vordergrund stehen, auch wenn sie an sich grosses Gewicht hätten, sondern höchstens zur Erklärung eines auf den ersten Blick überraschenden – oder vielleicht doch nicht so überraschenden – Resultats dienen. Untersucht man nämlich die Noten im Zürcher Untergymnasium, so kann man unschwer feststellen, dass von den Noten in allen Fächern die Lateinnoten am besten mit den Noten aller anderen Fächer korrelieren, dass also das Latein den allgemeinbildenden, auf einen breiten Fächerkanon abgestützten Charakter des Gymnasiums als einzelnes Fach am besten abbildet.

Die Korrelation

Dieser Beitrag untersucht die Korrelation zwischen den Noten der einzelnen Fächer (für mathematische Einzelheiten, vgl. den online-Beitrag). Eine Korrelation beschreibt den mathematischen Zusammenhang zwischen zwei gegebenen Datenreihen, also konkret zwischen den Noten von n Schülerinnen und Schülern im Fach X (x_1, \dots, x_n) und den Noten der gleichen Schülerinnen und Schüler im Fach Y (y_1, \dots, y_n). Dieser Zusammenhang wird mit dem sogenannten Korrela-

tionskoeffizienten bestimmt (vgl. den online-Beitrag), der Werte zwischen -1 und 1 annehmen kann.

Wenn zwischen den beiden Datenreihen x_1, \dots, x_n und y_1, \dots, y_n ein hoher Korrelationskoeffizient vorliegt, d.h. wenn der Korrelationskoeffizient sich klar von 0 unterscheidet, besteht ein linearer Zusammenhang zwischen den beiden Datenreihen, d.h. die eine Datenreihe lässt sich mit grosser Wahrscheinlichkeit aus der anderen berechnen oder vorhersagen. Konkret bedeutet dies, dass man aus den Noten des einen Fachs die Noten des anderen Fachs – je nach Höhe des Korrelationskoeffizienten – mehr oder weniger gut voraussagen kann. Je mehr Daten vorliegen, d.h. je grösser n ist (konkret: je mehr Noten verfügbar sind), desto kleiner kann der Korrelationskoeffizient sein, um einen solchen Zusammenhang postulieren zu können.

Statistik

Datenbasis

Die vorliegende Untersuchung wurde mit den Daten von drei Zürcher Kantonschulen durchgeführt (zwei Schulen in Zürich und eine Schule auf dem Land). Verwendet wurden die Zeugnisnoten in den promotionswirksamen Fächern von Schülerinnen und Schülern aus den ersten und zweiten Klassen von mindestens drei Frühlings- und Herbstsemestern (1.1 = erstes Semester der ersten Klasse, 1.2 = zweites Semester der zweiten Klasse, 2.1 = erstes Semester der zweiten Klasse, 2.2 = zweites Semester der zweiten Klasse). Unberücksichtigt blieben die Noten am Ende der Probezeit. Ebenso wurden Schülerinnen und Schüler mit unvollständigen Zeugnisnoten weggelassen. Total wurden 7528 Notenreihen betrachtet. Da nicht alle Fächer an allen Schulen im gleichen Semester unterrichtet werden (z.B. Geschichte), ergeben sich z.T. unterschiedliche Schülerzahlen.

Das Zürcher Untergymnasium eignet sich sehr gut für diese Untersuchung, da die Klassen noch ohne Profile oder Schwerpunktfächer geführt werden und daher die maximal mögliche Anzahl Schülerinnen und Schüler mit ihren verschiedenen persönlichen Interessenschwerpunkten und Fähigkeiten erfasst wird.

Auswertung

	D	E	F	L	M	B	C	P	G	GG	BG	MU	Spr.	MN	GSW	Kun.
Anzahl	7528	6628	7528	7528	7528	4725	1396	2242	5789	5837	7528	7528	7528	7528	7528	7528
D	-	0.369	0.395	0.430	0.246	0.340	0.302	0.216	0.447	0.281	0.284	0.307	0.437	0.324	0.397	0.373
E	0.369	-	0.518	0.466	0.219	0.187	0.143	0.135	0.245	0.175	0.115	0.232	0.542	0.222	0.230	0.228
F	0.395	0.518	-	0.615	0.293	0.231	0.194	0.147	0.291	0.274	0.149	0.285	0.540	0.295	0.300	0.285
L	0.430	0.466	0.615	-	0.416	0.340	0.268	0.230	0.383	0.379	0.143	0.329	0.641	0.426	0.406	0.313
M	0.246	0.219	0.293	0.416	-	0.317	0.502	0.484	0.270	0.389	0.162	0.364	0.315	0.391	0.360	0.349
B	0.340	0.187	0.231	0.340	0.317	-	0.568	0.465	0.445	0.423	0.263	0.288	0.316	0.324	0.458	0.347
C	0.302	0.143	0.194	0.268	0.502	0.568	-	-	0.357	0.396	0.241	0.289	0.257	0.516	0.422	0.336
P	0.216	0.135	0.147	0.230	0.484	0.465	-	-	0.281	0.346	0.115	0.275	0.202	0.489	0.314	0.257
G	0.447	0.245	0.291	0.383	0.270	0.445	0.357	0.281	-	0.458	0.213	0.254	0.402	0.371	0.458	0.296
GG	0.281	0.175	0.274	0.379	0.389	0.423	0.396	0.346	0.458	-	0.172	0.256	0.308	0.482	0.458	0.277
BG	0.284	0.115	0.149	0.143	0.162	0.263	0.241	0.115	0.213	0.172	-	0.253	0.219	0.226	0.215	0.253
MU	0.307	0.232	0.285	0.329	0.364	0.288	0.289	0.275	0.254	0.256	0.253	-	0.342	0.390	0.270	0.253
Sprachen	0.437	0.542	0.540	0.641	0.315	0.316	0.257	0.202	0.402	0.308	0.219	0.342	-	0.350	0.381	0.364
MN	0.324	0.222	0.295	0.426	0.391	0.324	0.516	0.489	0.371	0.482	0.226	0.390	0.350	-	0.465	0.402
GSW	0.397	0.230	0.300	0.406	0.360	0.458	0.422	0.314	0.458	0.458	0.215	0.270	0.381	0.465	-	0.310
Kunst	0.373	0.228	0.285	0.313	0.349	0.347	0.336	0.257	0.296	0.277	0.253	0.253	0.364	0.402	0.310	-

Tabelle 1: Korrelation zwischen den Zeugnisnoten in der gesamten Unterstufe

Abkürzungen:

D = Deutsch

M = Mathematik

G = Geschichte

E = Englisch

B = Biologie

GG = Geographie

F = Französisch

C = Chemie

BG = Bildnerisches Gestalten

L = Latein

P = Physik

MU = Musik

Die Fächergruppen sind folgendermassen berechnet:

Sprachen (Spr.) = Mittelwert D/E/F (d.h. ohne Latein)

Mathematik und Naturwissenschaften (MN) = Mittelwert M/B/C/P

Geistes- und Sozialwissenschaften (GSW) = Mittelwert G/GG

Musische Fächer (Kunst = Kun.) = Mittelwert BG/MU

Bei der Korrelation zwischen einem Fach und einer Fächergruppe wird der Mittelwert der Fächergruppe jeweils ohne das betreffende Fach berechnet, um das Resultat nicht zu verfälschen. Also drückt z.B. der Wert 0.437 nur die Korrelation von D zu E/F aus (und nicht zu D/E/F), oder 0.391 zeigt nur die Korrelation von M zu B/C/P (und nicht zu M/B/C/P). Hingegen ist 0.324 der Korrelationskoeffizient von D zu M/B/C/P und 0.315 derjenige von M zu D/E/F.

Die Unterschiede zwischen den einzelnen Schulen sind gering; wo sie relevant sind, wird dies bei der Interpretation spezifisch vermerkt. Bei einer Schule werden die Naturwissenschaften Chemie und Physik fachübergreifend unterricht-

tet. In diesem Fall sind die Noten nach Zufallsprinzip der Chemie bzw. der Physik zugeordnet worden, um die Resultate möglichst nicht zu verfälschen.

Auch die Unterschiede zwischen den einzelnen Semestern sind relativ gering und werden bei der Interpretation jeweils vermerkt. Die Schlussfolgerungen werden davon nur marginal tangiert. Grundsätzlich ist bis auf wenige Ausnahmen von Semester zu Semester ein Anstieg aller Korrelationskoeffizienten zu beobachten, d.h. es gibt keine Betonung der Unterschiede, sondern eher eine Verschiebung zu einer grösseren Ähnlichkeit zwischen den einzelnen Noten. So korreliert z.B. Englisch im Semester 2.1 nur sehr schwach mit Chemie (0.098) und im Semester 2.2 schon spürbar besser (0.186).

Interpretation

Grundsätzlich kann man feststellen, dass bis auf drei Ausnahmen jedes Fach am besten mit seiner Fächergruppe korreliert, d.h. also D/E/F/L mit den Sprachen, C/M/P mit den MN, G mit den GSW und BG mit den musischen Fächern. Drei Fächer weichen von dieser erwarteten Zuordnung ab, nämlich Biologie, Geographie und Musik. Dafür soll unten noch eine Erklärung gegeben werden. Dass die Korrelation zwischen einem einzelnen Fach und einer Fächergruppe (z.B. L zu MN 0.426) meist deutlich höher ist als zu jedem Fach aus der betreffenden Gruppe einzeln (z.B. L zu M 0.416, zu B 0.340, zu C 0.216, zu P 0.251), liegt daran, dass durch die Berechnung des jeweiligen Schnitts der einzelnen Noten das Notenbild insgesamt ausgeglichener wird, dass daher Abweichungen weniger stark ins Gewicht fallen und damit der Korrelationskoeffizient wächst.

Es ist zu beachten, dass eine grosse Korrelation nicht grundsätzlich gleiche Noten bedeutet, sondern bloss eine ähnliche Verteilung, d.h. wenn Schüler A im Fach X besser ist als Schülerin B, dann ist er bei einer hohen Fächerkorrelation zwischen den Fächern X und Y mit grosser Wahrscheinlichkeit im Fach Y ebenfalls besser als Schülerin B. Faktisch ist allerdings trotzdem eine relativ grosse Nähe der Noten anzunehmen, da die Notenschnitte (zumindest der für diese Untersuchung relevanten Fächer) nicht allzu stark unter einander variieren: Vom Schnitt der Lateinnoten weichen die meisten Fächer nämlich nur um ± 0.15 ab. Konkret unterscheidet sich also z.B. bei einer hohen Korrelation zwischen Latein und Französisch die Französischnote bei dem Grossteil der Schülerinnen und Schüler nur um max. 0.5 von der Lateinnote.

Eine hohe Korrelation bedeutet selbstverständlich nicht *per se* eine enge Verwandtschaft von zwei Fächern in Inhalten und Methoden, sondern nur, dass eine Schülerin oder ein Schüler im Vergleich zu den anderen Schülerinnen und Schülern ähnlich positionierte Noten hat. Dies trifft jedoch offensichtlich mit grosser Wahrscheinlichkeit nur dann für sehr viele Schülerinnen und Schüler

gleichzeitig zu, wenn die beiden Fächer ähnlich unterrichtet (und v.a. auch ähnlich geprüft) werden. So lässt sich z.B. die überraschende Tatsache erklären, dass Biologie viel stärker mit den Geistes- und Sozialwissenschaften als mit der Mathematik und den Naturwissenschaften korreliert (dies gilt für alle beteiligten Schulen), weil Biologie in der Unterstufe eben eher wie ein geisteswissenschaftliches Fach unterrichtet wird als wie ein naturwissenschaftliches. Analog ist vermutlich die grössere Nähe der Geographie zu den Naturwissenschaften zu erklären, wobei der Unterschied hier allerdings deutlich weniger markant ist als bei der Biologie und zudem das Bild nicht bei allen Schulen gleich ist.

Besonders auffällig ist die niedere Korrelation von Bildnerischem Gestalten mit praktisch allen Fächern einzeln (ausgenommen Deutsch) und mit allen Fächergruppen. Hier ist anzunehmen, dass das Fach durch seinen besonderen Zugang (visuell und taktil, stärkeres Gewicht auf kreativ-gestalterischen Fähigkeiten) auch andere Notenverteilungen bewirkt. Es scheint mir daher sinnvoll zu sein, das Fach bei der weiteren Interpretation nur am Rand zu berücksichtigen.

Bemerkenswert ist die ausgesprochen niedere Korrelation von Englisch mit fast allen nicht-sprachlichen Fächern und insbesondere mit den Naturwissenschaften Biologie, Chemie und Physik (0.135 ist der kleinste Korrelationskoeffizient in der Tabelle, wenn man das Bildnerische Gestalten nicht in die Untersuchung einbezieht). Eine ähnliche Verteilung ist (allerdings mit deutlich „besseren“ Werten) nur noch bei Französisch festzustellen. Der Grund dafür kann darin gesehen werden, dass die in diesen beiden Fremdsprachen notwendigen Kompetenzen und Fertigkeiten (z.B. mündliche Kommunikation und Hörverständnis) im Vergleich zu den anderen Gymnasialfächern sehr spezifisch sind. Eine analoge Aussage lässt sich natürlich auch zu den naturwissenschaftlichen Fächern Chemie und Physik machen, wobei hier die Korrelationskoeffizienten im Vergleich zu den beiden erwähnten Sprachen doch deutlich höher sind.

Nicht überraschend ist die Tatsache, dass Deutsch sehr gut mit eigentlich allen Fächern korreliert, da mangelnde Kompetenz in der Erstsprache meist auch Schwierigkeiten in den anderen Fächern mit sich zieht, wobei diejenigen Fächer am wenigsten betroffen sind, in denen das sprachliche Verständnis und Formulierungsvermögen nicht im Vordergrund steht, sondern der Schwerpunkt auf anderen Kompetenzen liegt, nämlich die mathematisch-naturwissenschaftlichen Fächer (ohne die Biologie).

Bis auf wenige Ausnahmen wachsen, wie oben erwähnt, die Korrelationskoeffizienten im Verlauf der Semester, d.h. die bestehenden Unterschiede zwischen den Fächern werden nicht stärker betont, sondern eher verwässert. Dies hängt womöglich damit zusammen, dass die individuellen Unterschiede der ein-

zelen Schülerinnen und Schüler, welche beim Start der gymnasialen Laufbahn bestanden, mit der Zeit ausgeglichen werden.

Bezogen aufs Latein lässt sich aus den Resultaten Folgendes entnehmen:

- *Sprachen:*

Latein weist die höchste Korrelation zur Gruppe aller Sprachfächer auf, notabene mit dem höchsten Wert in der Tabelle insgesamt (0.641). Am höchsten ist die Korrelation, was zunächst wenig zu überraschen vermag, mit Französisch (0.615).

[gilt für alle Schulen zusammen und für jede Schule allein; gilt für jedes Semester]

- *Mathematik und Naturwissenschaften Biologie, Chemie und Physik:*

Latein weist unter den Nicht-MN-Fächern nach der Geographie die höchste Korrelation zu den MN auf (0.426).

[gilt für alle Schulen zusammen und für jede Schule allein; gilt für 1.1, 1.2 und 2.1, in 2.2 hat Musik eine höhere Korrelation]

Dabei ist diese Korrelation sogar höher als diejenige von Biologie und Mathematik zu den MN (0.324 bzw. 0.391).

[gilt für alle Schulen zusammen und für zwei Schulen allein; gilt nur für 1.1 und 1.2]

Besonders hoch ist die Korrelation zwischen Latein und Mathematik (0.416); hier wird Latein nur noch von der Chemie und Physik übertroffen.

[gilt für alle Schulen zusammen und für zwei Schulen allein; gilt für 1.2 und 2.1, in 1.1 korreliert die Geographie noch stärker, in 2.2 die Biologie]

Im Semester 1.2 ist Latein sogar das Fach, mit dem Mathematik am stärksten korreliert.

[gilt für alle Schulen zusammen und für jede Schule allein]

- *Naturwissenschaften Chemie und Physik:*

Latein weist zusammen mit Deutsch (die Werte liegen nahe beieinander) von den Sprachfächern die höchste Korrelation zu den naturwissenschaftlichen Fächern Chemie und Physik auf (0.268 bzw. 0.230), ebenso zur eher geisteswissenschaftlichen Biologie (0.340).

[gilt für alle Schulen zusammen und für jede Schule allein; gilt für jedes Semester]

- *Geistes- und Sozialwissenschaften:*

Latein weist unter den Nicht-GSW-Fächern nach der Biologie und der Chemie die höchste Korrelation zu den GSW auf (0.406).

[gilt für alle Schulen zusammen; einzeln betrachtet gibt es in zwei Schulen kleine Abweichungen; gilt nur für Semester 1.2, in 1.1 korreliert die Mathematik noch stärker, in 2.1 und 2.2 Deutsch, dafür die Chemie weniger stark]

- *Musische Fächer (nur Musik):*

Latein weist nach der Mathematik die höchste Korrelation zur Musik auf

(0.329).

[gilt für alle Schulen zusammen und für zwei Schulen allein; gilt für 1.1 und 1.2, in 2.1 korreliert Deutsch noch stärker, in 2.2 diverse Fächer]

- *Gesamtbild:*

Neben Deutsch ist Latein das Fach mit den höchsten Korrelationen zu allen Fächern (ausser zum Bildnerischen Gestalten), wobei Latein oft markant höhere Korrelationen als Deutsch aufweist, so insbesondere zu Französisch und Mathematik.

[gilt für alle Schulen zusammen und für jede Schule allein; gilt für jedes Semester]

Latein ist damit offensichtlich das Fach, welches über die gesamte Breite der gymnasialen Unterstufe, also beinahe über das ganze Fächerspektrum – es fehlen eigentlich nur die Fächer (E)WR und AM – die vergleichsweise höchsten Korrelationen zu allen Fachgruppen und zu fast allen individuellen Fächern aufweist. Durch die Noten im Latein lassen sich folglich die Noten in allen anderen Fächern am besten abschätzen, d.h. Latein gibt von allen Fächern mit der grössten Wahrscheinlichkeit an, wie eine beliebige Schülerin, ein beliebiger Schüler die allgemeinbildende Ausbildung des Gymnasiums absolvieren wird. Wer in Latein gut ist, ist sehr wahrscheinlich auch in allen (!) anderen Fächern gut, wer in Latein Probleme hat, wird auch in den meisten anderen Fächern Schwierigkeiten haben. Latein ist quasi das „Fach der Mitte“ oder Brückenfach, welches das disparate Spektrum aller gymnasialen Fächer am besten abdeckt.

Aus der Realität des Unterrichts ist klar, dass weder die Inhalte noch die Didaktik oder Methodik des Lateinunterrichts Ursache für den beobachteten Zusammenhang sind. Selbst der enge Zusammenhang zwischen Latein- und Französischnoten lässt sich nicht so einfach nur durch die Verwandtschaft der beiden Sprachen erklären, da sich der Unterricht und die Bewertung von Schülerleistungen in den beiden Fächern doch ziemlich deutlich unterscheiden – man denke nur an den Stellenwert der Mündlichkeit und der aktiven Sprachbeherrschung im Französischunterricht. Die hohe Korrelation mit praktisch allen Fächern schliesst auch rein inhaltliche Gründe praktisch von vornherein aus, auch wenn sich so natürlich zumindest die Beziehung zu den anderen Sprachfächern gut erklären lässt. Gute Lateinschülerinnen und -schüler erreichen nicht deshalb in Mathematik und Geographie ebenfalls gute Leistungen, weil sie in Latein einen Text über Eratosthenes' Berechnung des Erdumfangs gelesen haben (wenn dies denn überhaupt behandelt wird).

Es scheint mir daher vielversprechender zu sein, den Zusammenhang zwischen Latein und den anderen Fächern dadurch zu erklären, dass im Lateinunterricht in überdurchschnittlichem Mass und in einer grösseren Breite als an-

derswo Kompetenzen und Qualitäten gefordert und ebenso gefördert werden, welche auch in anderen Fächern benötigt werden, so z.B. sprachliche Kompetenzen wie Wörter und Grammatik lernen, Satzbau verstehen, (komplexe) Inhalte erfassen und interpretieren, analytische Kompetenzen wie die Zerlegung eines komplizierten Problems in Teilprobleme und das Herausarbeiten von Lösungsansätzen oder überfachliche Kompetenzen wie Hartnäckigkeit und Präzision.

Einzig mit den „echten“ Naturwissenschaften Chemie und Physik – Biologie rückt in der Unterstufe, wie oben dargelegt, eher in die Nähe der GSW – ist die Korrelation vergleichsweise niedrig, da sich hier die Kompetenzen, welche von den Schülerinnen und Schülern erwartet werden, am deutlichsten unterscheiden bzw. am spezifischsten sind. Und doch weist Latein auch hier die höchste Korrelation von allen Sprachfächern auf, im Vergleich zu den Fremdsprachen (E und F) ist sie sogar markant höher, so dass Latein von den Fremdsprachen den Naturwissenschaften klar am nächsten steht.

Ausblick

Dass die in dieser Studie beobachteten Zusammenhänge nicht zufällig sind oder sich etwa bloss auf das Untergymnasium beschränken, lässt sich unschwer aus Untersuchungen auf der Maturstufe und beim Studienbeginn erweisen. So schreibt Prof. Dr. F. Eberle in dem Bericht EVAMAR II (S. 220): „Die Gruppe des Schwerpunktfachs „Alte Sprachen“ hat unter dem Aspekt der Ausgeglichenheit bzw. Ausgewogenheit der Kompetenzen (im Sinne einer allgemeinen Studierfähigkeit) am besten abgeschnitten.“ (Geprüft wurden Kompetenzen in der Erstsprache, der Mathematik und der Biologie.) Und in der ETH-Studie «Maturanoten und Studienerfolg. Eine Analyse des Zusammenhangs zwischen Maturanoten und der Basisprüfung an der ETH Zürich, Dezember 2008“ (veröffentlicht am 16.1.2009) kann man lesen (S. 14): „Absolventen mit Schwerpunkt „Physik/Angewandte Mathematik“ oder „Latein/Griechisch“ erreichen signifikant bessere Basisprüfungsergebnisse als alle anderen Absolventen.“ Offensichtlich verfügen Lateinschülerinnen und -schüler über die breiteste Allgemeinbildung (EVAMAR II) und sind gleichzeitig in der Lage, auch in den stark mathematisch-naturwissenschaftlich geprägten Basisprüfungen an der ETH Erfolg zu haben (ETH-Studie). Der ETH-Präsident, Prof. Dr. Ralph Eichler, äussert sich folgendermassen zu dieser Thematik (Interview im Tagesanzeiger vom 5.9.2008): „Wer Latein oder Griechisch hatte, ist oft auch an der ETH gut. Deshalb muss die nächste Maturareform die Kompetenz einer exakten Sprache stärker gewichten.“

Zusammenfassung

Latein nimmt im Fächerkanon des Untergymnasiums eine Schlüsselrolle als „Fach der Mitte“ oder Brückenfach ein. Einerseits ist es das typische Sprachfach (höchste Korrelation zu allen anderen Sprachfächern), andererseits ist es das Sprachfach, mit dem die Mathematik und die Naturwissenschaften (jedes Fach für sich und auch alle zusammen) am stärksten korrelieren, wobei der Unterschied zu den anderen Sprachfächern besonders bei der Mathematik augenfällig ist. Gleiches gilt für die Korrelation von Latein mit den Geistes- und Sozialwissenschaften und mit den musischen Fächern.

Das Fach Latein verkörpert daher durch seine Mittelstellung zwischen den grossen Fachgruppen *par excellence* die allgemeinbildende Komponente des Gymnasiums. Will man an dieser Komponente festhalten – und dagegen spricht sich momentan niemand aus –, ist auf der Grundlage dieser Untersuchung ein Verzicht auf Latein oder eine weitere Schwächung dieses Fachs absolut fragwürdig – gerade auch im Untergymnasium, wo es nicht nur, aber auch darum geht zu überprüfen, ob für eine bestimmte Schülerin, für einen bestimmten Schüler die gymnasiale Ausbildung in ihrer ganzen Breite wirklich geeignet ist.

In einer Zeit, in der auch die Hochschulen immer stärker auf Interdisziplinarität Wert legen und interdisziplinäres Arbeiten an den Gymnasien gezielt gefördert werden soll, ist es doch wohl absurd, ausgerechnet das Fach zu marginalisieren, welches seinen Platz *per se* offensichtlich *inter disciplinas* hat.

Lucius Hartmann

Eine verkürzte Fassung dieses Beitrags erscheint im *Gymnasium Helveticum* 2/12 (April 2012).

Dritter Schweizerischer Lateintag



Samstag, 17. November 2012

9 bis 19 Uhr
Rund um das Lateinschulhaus
5200 Brugg

Nihil difficile amanti!

Lateintag.ch und die Pädagogische Hochschule der FHNW (Professur Romanische Sprachen Prof. Dr. Manno) bieten: Die lateinische Sprache als Brücke zu neuen Sprachen, als Brücke von Küste zu Küste, als Brücke in Zukunft und Vergangenheit.

21 Workshops und Vorträge, Podiumsdiskussion, festliches Finale des Theaterwettbewerbs PLAUTUS PLACEBIT! mit römischer Verpflegung.

Römerkalender für das Jahr 2013

Aus Anlass des 3. Schweizerischen Lateintags in Brugg am 17. November 2012 erscheint wiederum ein Kalender, zum ersten Mal in deutscher und in französischer Version.

Der Römerkalender für das Jahr 2013 enthält grossformatige farbige Illustrationen, Bildlegenden und Zitate (lateinisch mit Übersetzung) zum Thema PONTES ET VIAE: Brücken und Strassen.

Er zeigt Reliefs und aquarellierte Zeichnungen, Glasscheibe und Gemälde, Inschriftstein und Bronzestatue und Bauten im Gelände.

Antike und heutige Brückenbauer, römische Reisende, Händler, Legionäre und Menschen des 21. Jahrhunderts überqueren Flüsse auf Pontonbrücken, Brücken aus Holz und aus Stein und sind unterwegs auf Strassen in Spanien, Deutschland, Italien, Rumänien, Iran und in der Schweiz.

Zitate von Gaius Iulius Lacer, Ammianus Marcellinus, Caesar, Catull, Ausonius, Seneca, Publilius Syrus, Ovid, Octavianus Augustus, Montanus, Statius, Vitruv und Hildegard von Bingen.

Format A3, Preis Fr. 29.00 exklusive Verpackung und Porto. Bei Bestellung bis 15. August: Fr. 25.00

Bestellungen an Verena Füllemann, Römerstrasse 11, 5400 Baden,

Fax 056 222 42 10 oder v.fuellemann@bluewin.ch

Auslieferung ab 15. Oktober 2012

Plakate des FASZ

Das Forum Alte Sprachen Zürich hat für den Anlass „Latein baut Brücken“ 21 Plakate zu verschiedenen Themen des Lateinunterrichts erstellt. Diese Plakate eignen sich sehr gut für Werbeveranstaltungen. Sie können unter <http://www.fasz.ch/fasz/lateinbautbruecken/plakate.php> im PDF-Format abgerufen und bestellt werden. Bei Bestellungen bis Ende April kann ein reduzierter Preis von 30 Franken pro Exemplar angeboten werden.

Lucius Hartmann

Sonderband „Elemente – ΣΤΟΙΧΕΙΑ – ELEMENTA“

Ab April kann der Sonderband zur Tagung „Elemente – ΣΤΟΙΧΕΙΑ – ELEMENTA“ vom 17. März 2011 zum Preis von 30 Franken pro Exemplar (Fotopapier) bzw. 15 Franken (Normalpapier) (zuzüglich Versandkosten) bei Lucius Hartmann bezogen werden (Adresse: siehe hinten). Der Band enthält Beiträge von Prof. Dr. H. Wunderli, Prof. Dr. R. Kyburz, Prof. Dr. L. Gemelli, Prof. Dr. B. Binggeli, M. Müller, L. Hartmann, Prof. Dr. Ch. Riedweg und Prof. Dr. A. Stückelberger.

Lucius Hartmann

Archäologie auf Zeit

Als Laie Seite an Seite mit Wissenschaftlern die Antike erforschen

Kelten, Römer, Germanen, Slawen, Awaren – sie alle besiedelten neben vielen weiteren Völkern einst den europäischen Raum. Ihre Spuren finden sich im Boden: Siedlungsreste, Waffen, Gebrauchsgegenstände, Schmuck und Schätze.

Die Beschäftigung mit der Geschichte des eigenen Kulturraumes fasziniert immer mehr Menschen. Viele Laien verfügen über einen hohen Wissensstand zum Thema Archäologie. Die Möglichkeit, selbst an einer Grabung teilzunehmen, war Privatpersonen bisher allerdings nur in Ausnahmefällen möglich.

Die „ARGE Archäologie“ bietet interessierten Amateuren seit zehn Jahren die Möglichkeit der aktiven Teilnahme an hochklassigen archäologischen Grabungen im europäischen Raum – auch ohne praktische Vorkenntnisse. Renommiertere Universitäten, Museen und freie archäologische Institute sichern als wissenschaftliche Partner dabei das gebotene Niveau des Programms.

Bei der Erforschung hellenistischer Heiligtümer, römischer Amphitheater, frühchristlicher Bischofssitze, awarischer Gräberfelder, keltischer Druidentempel oder mittelalterlicher Burgen wird Geschichte buchstäblich „begreifbar“. Die persönliche Teilnahme und Mitarbeit an einer Grabung eröffnet Einsichten und Erkenntnisse, die über Buchwissen weit hinausgehen.

Der jeweils einwöchige Aufenthalt ab € 1.280,00 beinhaltet die fachlich begleitete tägliche Mitarbeit an der Grabung, eine Einführung in die Geschichte der untersuchten Kultur, die theoretische und praktische Vermittlung der Methoden der Archäologie, das Kennenlernen antiker Handwerkstechniken – und natürlich Austausch, Gespräche und Diskussionen mit den beteiligten Forschern und Studenten. Thematisch ergänzende Exkursionen runden das Programm ab.

Ein erheblicher Teil der Einnahmen ergeht an die Grabungen und unterstützt damit die laufende wissenschaftlichen Arbeit und die Fortführung der Grabungsprojekte.

Mitglieder des Schweizerischen Altphilologenverbandes erhalten auf jede Reisebuchung 5% Rabatt.

Kontakt:

ARGE Archäologie

Verein der Freunde der Archäologie

Büro: Löfflergasse 56

1130 Wien – Österreich

Telefon 0043 (0) 664 57 17 021

Fax 0043 (0) 1 892 03 20

info@arge-archaeologie.at

www.arge-archaeologie.at

Umfrage zur Situation der Alten Sprachen, Schwerpunkt Latein, an den Gymnasien der Kantone Schwyz, Unterwalden, Uri und Zug

Im Rahmen des traditionellen Treffens der Lehrpersonen der Alten Sprachen des Kantons Schwyz (SZ) und einiger umliegender Kantone in Einsiedeln fand im Frühling 2011 eine Umfrage zu ihren Unterrichtsfächern an dreizehn Gymnasien mit mehrheitlich sechsjähriger Ausbildung statt, deren wichtigste Ergebnisse hier vorgestellt werden und deren ausführliche Auswertung auf www.swisseduc.ch zur Verfügung steht.

Die mit einer Rücklaufquote von 100% repräsentative Umfrage zeigt die Situation an den verschiedenen Gymnasien im Schuljahr 2010/2011.

Im Bereich der Alten Sprachen und der antiken Kultur sind Angebote selten. In der Regel kann man Latein als Schwerpunktfach (SPF) mit einer vierjährigen Ausbildung belegen. Im SZ überwiegt im SPF, im Gegensatz zu den anderen Kantonen mit durchschnittlich 16 Jahreswochenstunden (JWS), eine dreijährige Ausbildung mit 13.4 JWS: Die höchste Stundendotation weisen mit 19 JWS im Grundlagenfach Einsiedeln und mit 18 im SPF Stans auf. Bei einem Total von drei bis neun SPF wird gewöhnlich eine Klasse mit SPF Latein pro Schuljahr geführt, deren Grösse stark variiert und die tendenziell unterdurchschnittlich belegt ist.

Im SPF im SZ werden für die Lehrmittelphase, die zwei JWS weniger als in den anderen Kantonen umfasst, Lehrmittel für Latein als dritte Fremdsprache verwendet. Man lernt ein Vokabular von ungefähr 1000 Wörtern und die Morphologie aktiv. An den anderen Schulen kann die Anzahl gelernter Wörter einiges höher sein. Elektronische Hilfsmittel findet man sehr selten.

Das Vokabular wird in der Regel in der Lektürephase auf gut 1000 bis 2300 Wörter ausgebaut. Die Zeit der Arbeit mit Originaltexten, in der viele unterschiedliche Unterlagen zum Einsatz kommen, liegt im SPF im SZ um fast vier JWS tiefer als an den anderen Schulen. Die Anzahl der behandelten Autoren in Prosa und Poesie hingegen ist vergleichbar.

In der Lehrmittelphase verwendet man an Prüfungen, die von wenigen bis neunzig Minuten dauern und alle Aspekte des Lateinunterrichts berücksichtigen, keine Hilfsmittel. Andere Formen der Beurteilung gibt es im Gegensatz zur Lektürephase hier kaum. Die Übersetzungsprüfungen (mit Fragen zu Hintergrundwissen) der Lektürephase, die man mit wenigen Ausnahmen mit einem Wörterbuch schreibt, dauern zwischen 45 und 90 Minuten.

Bei der schriftlichen Matura, die an fast allen Schulen vier Stunden dauert und die Verwendung eines Wörterbuches vorsieht, verlangt der Kt. SZ die Übersetzung eines Prosatextes, während die anderen Kantone auch Textanalyse und Hintergrundwissen prüfen. Die mündliche Matura zeigt ein einheitliches Bild: Alle legen (aus dem Unterricht bekannte) Originaltexte vor, die in fünfzehn Minuten analysiert, übersetzt und mit Hintergrundwissen versehen werden.

Die ausserschulischen Aktivitäten, eintägige Exkursionen, Teilnahme am Lateintag oder Römerfest, Reisen zu antiken Stätten, gehören an allen Schulen zur Ausbildung und werden durch Aktivitäten wie Theaterbesuche oder Kochen nach Apicius abgerundet.

Ivana Bosoppi Käser

WEITERBILDUNG

Der Vindonissa-Legionärspfad wissenschaftlich und didaktisch

Termin

5. September 2012

Programm:

9.30

Rahel Göldi, Betriebsleiterin Vindonissapark-Legionärspfad:

Begrüssung und Präsentation der Angebote von Vindonissa-Legionärspfad

10-12

Rahel Göldi:

Führung zu ausgewählten Stationen mit Informationen zur Archäologie und zur museumspädagogischen Konzeption

12-14

Mittagessen in der Fabrica

dreigängiges römisches Mahl (auch vegetarisch)

14-15.30

Philipp Xandry, Kantonsschule Freudenberg:

Lebende Antike im Lateinunterricht. Vorstellen eines Schulprojekts zum Thema „Legionäre“

15.45

Prof. Dr. phil. habil. Peter-Andrew Schwarz, Universität Basel Departement Altertumswissenschaften, Ur- und frühgeschichtliche und Provinzialrömische Archäologie Vindonissa-Professur:

Vindonissa im Brennpunkt von Lehre und Forschung

17.00

Ende der Veranstaltung

Optional

Übernachtung in den Contubernia des Legionärlagers mit Betreuung durch Geschichtsvermittler, inkl. römisches Abendessen. Dauer bis ca. 9.30 des Folgetages.

Kosten: Fr. 78.-

Kosten:

Fr. 130.- pro Person; inkl. Mittagessen (Mineralwasser und Café)

Anmeldung:

bei Martin Müller unter bauder@sunrise.ch

Bitte angeben:

Name, Vorname, Adresse, Tel.-Nr., ev. Schule;

Wenn vegetarisches Menü gewünscht

Wenn Übernachtung im Contubernium gewünscht

Bestätigung:

Eine Kursbestätigung wird vor Ort ausgestellt.

48. Ferientagung für Altphilologen in München vom 05. bis 08. September 2011

Zur gewohnten Zeit, anfangs September, am gewohnten Ort, in Schloss Fürstentried am Stadtrand von München, fand wieder die diesjährige zentrale Ferientagung für Altphilologen statt, organisiert und geleitet von Dr. Rolf K u s s l, Ministerialrat des Bayerischen Staatsministeriums für Unterricht und Kultus. Randvoll ausgebucht sei das Haus: Mit diesen Worten begann der Tagungsleiter und begrüßte die Teilnehmenden, 150 an der Zahl (Referenten und Gäste eingerechnet). Er durfte bekanntgeben, dass der „Dialog“-Band 45 mit den Beiträgen der letztjährigen Tagung bereits ausgeliefert sei (Angaben: „Antike im Dialog“, Bd. 45 der Reihe: Dialog Schule-Wissenschaft – Klassische Sprachen und Literaturen, 300 Seiten; im Auftrag des Bayerischen Staatsministeriums für Unter-

richt und Kultus herausgegeben von Rolf Kussl, mit Beiträgen von Klaus Bartels, Hans-Joachim Glücklich, Niklas Holzberg, Markus Janka, Peter Kuhlmann, Sven Lorenz, Wilfried Stroh, Karl-Wilhelm Weeber; Kartoffeldruck-Verlag Kai Brodersen, Speyer, 2011 [ISBN: 978-3-939526-11-7]) und dass von den beiden Referenten, die anschliessend auftraten, je eine neue Publikation greifbar sei: K. Bartels „Jahrtausendworte – in die Gegenwart gesprochen“, ausgewählt, übersetzt und vorgestellt von K.B., Verlag Philipp von Zabern, Mainz, 2011 (ISBN: 978-3-8053-4369-5; auch als Lizenzausgabe bei der WBG erhältlich) und K.-W. Weeber „Latin reloaded. Von wegen Denglisch – alles nur Latein!“ Primus Verlag, Darmstadt, 2011 (ISBN: 978-3-89678-751-4; auch in WBG).

Das im Internet abrufbare Programm war vielversprechend. Es deckt die Bereiche Latinistik (vertreten durch die Referenten Janka, Holzberg, Beck), Alte Geschichte (Weeber), Archäologie (Freyberger, Lobe) und Didaktik (über „Kompetenzen“ sprachen die Herren Kuhlmann und Scheibmayr) ab. Ein Beitrag, der nur der Gräzistik gewidmet war, fehlte; doch wurden Griechischkenntnisse vorausgesetzt in den Beiträgen der Herren Bartels, Janka und Beck. Angeboten wurden überdies vier Workshops. Der Besuch der Sonderausstellung Ägineten (in der Glyptothek) war fakultativ.

Die Tagung wurde eröffnet durch einen Vortrag von Prof. Dr. Klaus Bartels (Zürich), der die Zuhörerschaft einstimmte mit dem Thema: „Musse und Unmusse vs. Arbeitszeit und Freizeit – Lebenskoordinaten der Antike“. Auf der Tischvorlage fanden sich an erster Stelle die Worte aus der Nikomachischen Ethik des Aristoteles (p. 1177 b 4f. [hier zurücktranskribiert]): ἀσχολούμεθα ..., ἵνα σχολάζωμεν (in der Übersetzung des Referenten: „Wir leisten die Unmusse, um die Musse geniessen zu können, ...“). Auch die anderen präsentierten Übersetzungen der Zitate stammen aus der neuen Publikation des Redners.

Im Zentrum der Tagung stand ohne Zweifel die Thematik der „Kompetenzen“ (im schulischen Bereich). Das Anliegen gilt bundesweit, der Wettbewerb ist gefordert. Diskutiert wurden nicht „basale Studienkompetenzen“ (wie jüngst an der Tagung des VSG), sondern der konkrete Zuschnitt auf die alten Sprachen. Auch gilt es nicht, den Lehrplan neu zu schreiben, sondern nur, den bestehenden weiterzuentwickeln. Der nachfolgende Kompetenzenkatalog stand im Raum: Methoden-, Sach-, Sprach-, Text-, Selbst- und Sozialkompetenz. Prof. Dr. Peter Kuhlmann (Göttingen) sprach über: „Kompetenzorientierter Lektüreunterricht“. Er gliederte klug in einen theoretischen und in einen praktischen Teil (zu Plautus' *Mostellaria*). Wichtig sei: „Die Schüler können ... anwenden“, es gelte das Leitmotiv: „Vom Wissen zum Können“. Seine Darlegungen mündeten laut Tischvorlage in das Fazit: Die „3 konkreten Leitlinien kompetenzorientierter Lektüre im Lateinunterricht“ sind: „selbständiges Handeln (Methodenkompe-

tenz); alle Bereiche der Sachkompetenz abdecken (Sprache, TEXT, Kultur); persönliche Auseinandersetzung (Selbstkompetenz, Motivation)“. StR Dr. Werner Scheibmayr (Staatsinstitut für Schulqualität und Bildungsforschung, München) referierte stringent über: „Kompetenzen im altsprachlichen Unterricht“; er sagte zunächst vereinfachend: „Wer nichts weiss, ist nicht kompetent; wer mit dem Wissen nichts anfangen kann, auch nicht.“ Zur Kompetenzerwartung kommen die Inhalte hinzu. Die verschiedenen Kompetenzen führen zu einem ganzheitlichen Bildungsverständnis. Die drei Buchstaben ARS dienen als Richtschnur: Analysieren (Erklären von einzelnen Elementen), Reflektieren (um einen umfassenden Überblick zu gewinnen), Synthetisieren (um zu einer neuen Einheit durch Kombination und erneuter Integration zu kommen).

Informativ wie immer war das Traktandum „Erörterung aktueller Fragen des altsprachlichen Unterrichts“ am Mittwochabend. Schülerzahlen: Es kann immer noch gesagt werden, dass die Zahlen sich auf hohem Niveau einpendeln. Die Summen der L1-Schüler (Latein als 1. Fremdsprache), die in der 5. Jahrgangsstufe einsetzen, sind über die Jahre hinweg mit 12–13% (nur diese 5. Stufe gerechnet) stabil. Das Total der Griechisch-Schüler ist, absolut gesehen, konstant, nimmt aber, in Relation zur steigenden Gesamtzahl aller Schüler, ab. Genaueres (die Angaben des Vorjahrs sind nach Bull. SAV, Nr. 77, April 2011, S. 28f. in eckigen Klammern beigefügt): L1 wird in den Jahrgangsstufen 5–10 von 36'252 [ca. 35'219] Schülerinnen und Schülern belegt, das sind 13% [ca. 13%] aller Schülerinnen und Schüler. Für die Jahrgangsstufe 5 allein lautet die Zahl 6'397 [6'530], nämlich 12.8% [ca. 13%]. Latein als 2. Fremdsprache (L2), die ab Jahrgangsstufe 6 einsetzt, findet weiterhin ungebrochene Akzeptanz. L2 der Jahrgangsstufen 6–10 bringt es auf ein Total von 113'399 [ca. 111'353] Schülerinnen und Schülern, mit immerhin 49.7% [49.6%]. Zusammen mit den Gymnasiasten, die in der Oberstufe des acht- bzw. neunjährigen Gymnasiums Latein in einem Kurs oder Seminar belegten, ergibt sich, ab Jahrgangsstufe 5 gerechnet, eine Gesamtzahl von ca. 166'451 [ca. 160'861] Schülerinnen und Schülern; dies sind 42.9% [ca. 42%]. Es bleibt anzumerken, dass in diesem Jahr 2011 im auslaufenden G9 und zum ersten Mal in G8 Abiturprüfungen abgenommen wurden. Das Gesamt der Griechisch-Schüler (Jahrgangsstufen 8–13 [„13“ stammt vom auslaufenden G9]; inkl. Seminare, ggf. Doppelzählungen) lautet 3'812 [ca. 3'711]. – Lehrerbedarf: Für L-Lehrer wird auch noch in den nächsten Jahren ein verhältnismässig grosser Einstellungsbedarf bestehen; auch gute Griechisch-Lehrer sind gesucht. Mehr s. im ausführlichen Bericht. – L1-Schulen im Leistungsvergleich: Im Sinne einer Übersicht wurden die folgenden Fakten bekanntgegeben: Im D-Test 2007/08/09/10, der zu Beginn der 6. und der 8. Jahrgangsstufe abgenommen wird, haben von den 50 besten Gymnasien 43/39/35/37 ein

L1-Angebot. Dies heisst, dass die L1-Schulen „deutlich überrepräsentiert“ sind. In der Gesamtauswertung der bayerischen D/M/E-Tests, die in M in den Jahrgangsstufen 8 und 10, in E in den Jahrgangsstufen 6 und 10 stattfinden, sieht es für die L1-Schulen noch besser aus: Unter den 25 besten Gymnasien figurierten im Jahre 2004/05 19 mit L1-Angebot (davon sind 15 humanistische Gymnasien), im Jahre 2006/07 waren es 16 mit L1-Angebot (davon 14 hum. Gymn.). Dies bedeutet aber meines Erachtens auch für Deutschland nichts Anderes als, dass das Fach Latein von den begabten und begabteren Schülerinnen und Schülern gewählt bzw. durch den Entscheid ihrer Eltern gefördert wird. – Das Folgende ist noch bemerkenswert: Das Durchschnittsalter der Abiturienten ging wegen der Verkürzung der Gymnasialdauer auf 8 Jahre (nach 4 Jahren Volksschule) auf 18 Jahre und 7 Monate zurück. Im Landeswettbewerb Alte Sprachen (dessen drei Phasen sich über zwei Jahre erstrecken) verlangte ein Teilnehmer, der es in die 3. und letzte Runde geschafft hatte, dass das Colloquium – es findet im Kultusministerium statt – in lateinischer Sprache abgenommen werden solle. Dies erinnert an die *fama* alter Zeiten, als der „Kräuterpfarrer“ Johann Künzle (1857–1954), der noch im hohen Alter zu einem medizinischen Staatsexamen angetreten war, die Professoren gefragt haben soll: „Meine Herren! – Wünschen Sie, dass die Prüfung in griechischer oder lateinischer Sprache abgenommen wird?“

Wie immer zeigten die Verlage ihr reiches Sortiment. Die Tagung bot Gelegenheit für kollegiale Gespräche. Das Ambiente war herzlich, gestattete aber doch auch wohlthuende Distanz. Die Beiträge dieser Tagung werden im nächsten „Dialog“-Band (Nr. 46) greifbar sein. Es war klar, dass die Teilnehmenden reich beschenkt den Weg nach Hause antreten konnten, was auch dadurch zum Ausdruck kam, dass der Tagungsleiter als Zeichen des Dankes am Ende der Tagung verdienten, lang anhaltenden Applaus entgegennehmen durfte.

Zürich, den 30. November 2011

Bernhard Löschhorn

Das Programm und der ausführliche Bericht der Tagung kann im online-Bulletin nachgelesen werden:
<http://www.philologia.ch/Bulletin/Bulletin12012.php>

Merhaba, Türkiye! – Ein Reisebericht

Entspannt sitzt Hussein, unser Busfahrer, hinter dem Lenkrad und steuert sein Gefährt auf einer unbefestigten Schlagloch-Schotter-Piste überaus rasant den Berg hinauf. Als er dann noch am Rande eines steilen Abhangs ein todesmutiges

Wendemanöver beginnt, stehen manchem von uns Schweissperlen auf der Stirn – nicht nur wegen der spätsommerlichen Hitze im Süden der Türkei. Der geneigte Leser sei beruhigt, es haben alle überlebt.

Unvergessliches Erlebnis

Wir sind mittendrin auf der Studienreise des SAV vom 3.–10. September 2011 nach Pamphylien, Pisidien und Lykien. Um es gleich vorwegzunehmen: Die Reise war ein unvergessliches Erlebnis, nicht zuletzt aufgrund der umsichtigen und sehr angenehmen Reiseleitung Bruno Colpis, des wunderbaren türkischen Reiseleiters Zafer Güney und der gesamten Reisegruppe.

Nach einem ruhigen Flug empfing uns eine drückende Hitze am Flughafen von Antalya. Der Bus, der uns zum Hotel bringen sollte und uns dann auf der gesamten Reise zur Verfügung stand, war schnell gefunden, und nachdem im



Hotel (fast) alle Zimmer-, Balkon-, Klimaanlage- und sonstige Probleme hatten gelöst werden können, fielen wir in einen erwartungsvollen (Kurz-) Schlaf.

Die folgenden Tage boten ein intensives und abwechslungsreiches Programm. Jeden Morgen erwarteten uns Hussein und Zafer gutgelaunt vor dem Bus und brachten uns zu den verschiedensten Zielorten. Unschätzbar waren auf den ausgedehnten Busfahrten die spannenden Erklärungen unseres türkischen Reiseleiters, der sich als enzyklopädischer Kenner der Türkei und ihrer Geschichte auswies; besonders seine persönlichen, engagierten Schilderungen und

seine Exkurse zu Politik und Kultur der heutigen Türkei hinterliessen bei der Reisegruppe einen bleibenden Eindruck.

Bemerkenswerte Exkursionen

Vom Hotel in Antalya aus, dessen malerische Altstadt mit Hafen und Hadrianstor wir nur am ersten Nachmittag flüchtig zu Gesicht bekamen, begannen wir unsere täglichen Touren und besichtigten unter fachkundiger Führung u.a. Termessos (am 1.Tag), eine Ruinenstadt in Pisidien, auf ca. 1000m Höhe im Taurus-Gebirge gelegen, die schon bei Homer Erwähnung gefunden hatte und später von Alexander d.Gr. erfolglos belagert wurde, oder Myra (am 2.Tag) mit seiner St. Nikolauskirche und den imposanten lykischen Felsengräbern. Am dritten Tag stand ein Ausflug nach Side, einst der grösste antike Hafen Pamphyliens, mit einem gut erhaltenen Theater und einem kleinen aber ansprechenden Museum in den ehemaligen Thermen auf dem Programm.

Als besondere Leckerbissen durften wir mehrmals erleben, wie Bruno Colpi vor Ort griechische Hexameter vortrug oder einen antiken Autor in deutscher Übersetzung zitierte. Die Texte erzählten von den Orten, an denen wir uns gerade befanden – begeistert!

Überhaupt konnte man sich bildungshungrig immer wieder neben ein Grüppchen irgendeine Fachfrage wälzender pensionierter Altphilologen stellen und einfach zuhören – ein Bildungserlebnis erster Güte!

Die restlichen Tage waren erfüllt von Begegnungen mit den in der Antike so gefürchteten Erdgasflammen (Chimaira), mit Olympos, das für seinen Hephaistokult berühmt war, und Phaselis, einer Ruinenstadt mit drei Häfen, deren einen die ehemalige türkische Ministerpräsidentin Tansu Çiller käuflich zu erwerben versuchte, wie mir Zafer Güney erzählte. Damit ging der 4. Tag zu Ende.

Höhepunkt des nächsten Tages bildete zweifelsohne das Theater von Aspendos, eines der am besten erhaltenen Bauwerke der Antike. Hier kamen wir in den Genuss einer Rezitation der Kraniche des Ibykus, die dank der überwältigenden Akustik bis in die oberen Zuschauerränge sehr gut zu hören war.

Als die Sonne begann, langsam dem Mond und der Nacht Platz zu machen, hatten wir Perge erreicht und waren verblüfft über die Grösse und Reichhaltigkeit dieser ehemaligen Römerstadt. Den überwiegenden Teil der hier gefundenen antiken Überreste konnten wir am letzten Tag im Museum von Antalya bestaunen.

Am Nachmittag nahmen wir in Pisidien Abschied vom Taurus-Gebirge und besichtigten die Ausgrabungen und Rekonstruktionen in Sagalassos, das auf ei-

ner Höhe von 1450 – 1750 m.ü.M. liegt und mit einem Nymphäum zu Ehren des römischen Kaisers Hadrian, einer Badeanlage und der Bibliothek des T. Flavius Severianus Neon beeindruckte.

Eine wunderbare Reise und ein nachhaltiges Bildungserlebnis ging zu Ende. Ich möchte es an dieser Stelle nicht versäumen, allen Mitreisenden und besonders allen an der perfekten Organisation Beteiligten meinen Dank auszusprechen. Zurück bleiben vielfältige Erinnerungen an das Erlebte und Gesehene und der Wunsch, dieses tolle Land, seine Menschen und Schätze bald wieder besuchen zu können.

Andreas Kaiser

EUROCLASSICA

Activités 2012

6–16 juillet 2012

15^e Academia Homerica à Athènes et à Chios. Étudiants et enseignants sont les bienvenus.

La lecture d'Homère portera sur l'*Illiade*, ch. 6 ; les conférences auront pour thème *Homer in the world* ; des cours intensifs de grec moderne seront également mis sur pied.

2–9 août 2012

4^e Academia Latina à Rome, réservée aux élèves latinistes de 15 à 18 ans.

Des leçons et visites-excursions autour du thème *Aere perennius* permettront aux participants de se familiariser davantage avec la civilisation romaine.

31 août–2 sept. 2012

Conférence annuelle et Assemblée générale à Vilnius (Lituanie).

De plus amples renseignements concernant ces activités peuvent être obtenus à l'adresse: www.euroclassica.eu ou auprès de la soussignée.

Christine Haller

REZENSIONEN

Jochen Fornasier, Lysias. Historischer Spionageroman, Darmstadt/Mainz (Verlag Philipp von Zabern) 2011, 272 Seiten, CHF 30.50 (€ 19,90), ISBN 978-3-8053-4372-5

Das Verhältnis zwischen Athen und Sparta hat sich deutlich verschlechtert. Perikles befürchtet einen Angriff Spartas gegen Athen und Attika. Um die Getreideversorgung sicherzustellen, schickt er den jungen Reiteroffizier Lysias in geheimer Mission ins Bosporianische Reich (heute Krim). Dieser soll dort "eine Expedition vorbereiten, die die Tyrannen vertreiben und ein demokratisches, athenerfreundliches System installieren soll" (Klappentext). Was Lysias dort alles erlebt, schildert der Archäologe Fornasier, Jahrgang 1968, Autor von "Das Bosporianische Reich" (2002) und "Amazonen" (2007) in leicht lesbarer Form, wobei die grösstenteils plausible Handlung zügig vorankommt. Allerdings: Für einen Roman findet sich etwas wenig Fleisch am Knochen, obwohl das Fleischliche bei der Hauptfigur alles andere verdrängt – auch die Auftragstreue. Überhaupt hat man bei diesem Lysias das Gefühl, ein moderner, im Fitnesszentrum zu wohlgeformten Muskeln gekommener oberflächlicher Beau von bisweilen erschreckender Naivität, sozusagen ein Mann ohne Eigenschaften, habe sich in die Antike verirrt. Ist er deswegen so farblos und uninspiriert dargestellt, weil er Soldat ist? Eine entsprechende Ironisierung durch den Autor ist aber nicht zu spüren, allenfalls dort, wo Lysias die sprichwörtliche Arroganz der Athener zum Vorwurf gemacht wird. Beeindruckend dagegen ist Thymnes, der Skythenfürst, gezeichnet, dessen erster Auftritt als rücksichtsloser rasender Reiter, der alles, was sich ihm in den Weg stellt, überrennt, zu den dramatischen Höhepunkten des Romans zählt. Das Beste am Buch ist das Nachwort. Da wird der Fachmann spürbar, da steht der Autor auf festem Boden und liefert hochinteressante Hintergrundinformationen zum Romangeschehen. Es ist zu bedauern, dass Fornasier von seinem fundierten archäologischen Wissen nicht mehr in die Handlung eingebaut hat. Im Atelier des Goldschmieds Dias beispielsweise hätte der innerkulturelle Austausch zwischen Skythen und Griechen um einiges anschaulicher – warum nicht mit Hilfe einer Skizze oder Abbildung? – zum Ausdruck gebracht werden können. Hingegen darf vom interessierten Durchschnittsleser nicht einfach erwartet werden, dass er Fachbegriffe wie etwa Goryt – von Reitervölkern verwendeter geräumiger Köcher für Bogen, Pfeile und Speere – kennt. Hilfreich wäre eine Übersichtskarte, z.B. auf der Umschlaginnenseite. Trotzdem: Es ist

ein grosses Verdienst des Autors, eine Region erschlossen zu haben, die vielen Lesern nur wenig bekannt sein dürfte – Sotschi wird ja erst 2014 ins Zentrum rücken!

Benno Meier

Alain Ferdière, Gallia Lugdunensis, Eine römische Provinz im Herzen Frankreichs; mit Beiträgen von Armand Desbat, Monique Dondin-Payre und William van Andringa. Aus dem Französischen von Andrea Rottloff, Darmstadt (Verlag Philipp von Zabern) 2011, 168 Seiten, CHF 43.90

Das 2011 aus dem Französischen übersetzte Buch des Archäologen und Althistorikers Alain Ferdière befaßt sich detailreich mit der Geschichte und der Bedeutung der wichtigen Provinz Gallia Lugdunensis, dem Gebiet Galliens, das Cäsar keltisch nennt, dessen Grenzen sich im Verlauf der Zeit jedoch wiederholt änderten. Das chronologisch geordnete Werk behandelt anhand der Angaben von Cäsar, Cassius Dio, Tacitus, Plutarch u.a., die jeweils direkt im Text zitiert werden, zunächst die Eroberung durch Cäsar, die kurz darauf erfolgte Gründung von Lugdunum durch Munatius Plancus, die neue Einteilung der kaiserlichen Provinz mit ihren 25 Verwaltungsbezirken (civitates), die Baumaßnahmen des aus Lyon stammenden Claudius, die Wirren im Dreikaiserjahr, die die Gegend betreffen, und die darauf folgenden eher ruhigen Jahrhunderte. Genau untersucht wird die Romanisierung (Akkulturation), die an verschiedenen Orten unterschiedlich schnell erfolgte, was z. B. an der allgemeinen Infrastruktur, Handwerkserzeugnissen, Bauwerken und deren Ausstattung deutlich wird.

Etwa die erste Hälfte des Buches nimmt das nun folgende Kapitel über das Leben in der Provinz in der Antike ein. Dabei geht es – wiederum sehr detailliert – um die Militärpräsenz, die Lage und Bedeutung der einzelnen Orte, insbesondere Lugdunum (als Hauptort unter Einbezug von kürzlich erfolgten Entdeckungen aus vorrömischer Zeit) sowie Augustodunum und Caesarodunum (Autun und Tours als Beispiele für große und kleine Orte).

Illustriert werden die Informationen durchgehend mit 135 Farb- und 18 Schwarzweißabbildungen von Bauwerken und Schauplätzen in der Gegenwart, Mosaiken, Kupferstichen, (z. t. digitalen) Rekonstruktionen, Stadt- oder Übersichtsplänen, Tabellen usw.

Es folgen Kapitel über Landwirtschaft, Bergbau, Handelswege, Münzwesen, Religion (inkl. Kaiserkult) und Grabkultur. Die zweite Hälfte des Werkes

ist den vielseitigen Entwicklungen während der Spätantike mit ähnlichen Themen gewidmet, wobei für historische Ereignisse dieser Epoche wesentlich mehr Quellen zur Verfügung stehen als für die Kaiserzeit. Zur Sprache kommen u.a. auch die mehrfachen Provinzteilungen und Grenzverschiebungen, Änderungen der Handelswege, Reduktion der ländlichen Siedlungen und Umbenennungen von Orten zu Gunsten der Civitasbezeichnungen (z. B. Lutetia > ad Parisios > Paris); dazu kommt die Untersuchung der Folgen der Christianisierung. Nur marginal wird hingegen der Übergang von der Spätantike zum frühen Mittelalter behandelt.

Nicht kleine Fehler wie ein falscher Verweis auf eine Seitenzahl, sondern eher die Fülle der Einzelheiten hindert gelegentlich den Lesefluß, und da und dort sind Wiederholungen bei der Betrachtung von Fakten unter verschiedenen Gesichtspunkten festzustellen. Dennoch ist das Buch, das allerdings einige historische Kenntnisse der Kaiserzeit und Spätantike voraussetzt, sehr lesenswert, da es interessante Einblicke in einen sonst eher weniger bekannten Teil des Imperium Romanum bietet.

Iwan Durrer

Christopher Howgego, Geld in der antiken Welt. Eine Einführung, Darmstadt/Mainz (Verlag Philipp von Zabern) 2011, 229 S., CHF 32.90, ISBN 978-3-8053-4322-0

Hier handelt es sich um die zweite Auflage dieses Standardwerks, dessen englische Originalausgabe 1995 erschienen und erstmals 2000 in deutscher Übersetzung greifbar war. Als kongeniale Übersetzer fungierten Johannes und Margret K. Nollé, die ja selber Archäologen und Numismatiker sind. Inhaltlich scheint diese zweite Auflage unverändert, nur mit einem neuen Vorwort der Übersetzer und einer aktualisierten Bibliographie versehen.

Just zu der Zeit, da ich das Buch zugesandt bekommen hatte, fand sich im Tages-Anzeiger die Ankündigung eines Vortrags: "Das heutige Griechenland steht am Rand eines Staatsbankrotts. Dabei haben die Griechen das Münzgeld erfunden." Der "Blick am Abend" würde diesen Zusammenhang wohl mit falschem Fremdwörtergebrauch als "ironisch" bezeichnen. Aber ebendiese Erfindung und weitere Ausbreitung des Münzgeldes ist Thema dieses Buches. Hauptinhalte sind: der Gebrauch von Münzgeld, die Emission von Münzen (Herkunft des Metalles, Münzstätten etc.), Münzprägung und Imperialismus (These: der

Charakter eines Grossreiches lässt sich an seinem Münzsystem ablesen), Münzgeld im Dienste der Politik (z. B. Repräsentation und Legitimation der römischen Kaiser), die Wanderung von Münzgeld und schliesslich Münzverschlechterungen/Inflation. Was das Buch hingegen bewusst nicht leistet, ist eine Katalogisierung der Münzen und Münzmotive.

An Versehen sind aufgefallen: S. 77 "Averner", S. 83 "den von Caesar (...) benutzten technische Begriff", S. 84 "Catana". Auf S. 79 stolpert der in den politischen Strukturen dieser Zeit weniger bewanderte Leser über folgendes: "die tetrarchische Periode mit ihrer Betonung der Einheit (...) der Kaiser und ihrer Caesares". Aber es hat seine Richtigkeit damit, gab es doch in dieser Tetrarchie jeweils zwei Augusti und zwei Caesares. Definitiv inkongruent ist hingegen folgender Satz: "Die Machtkämpfe zwischen 306 n. Chr. und die Erringung der Alleinherrschaft durch Konstantin rief eine Vielfalt verschiedener Münztypen hervor."

An Howgegos Argumentationsstil fällt allgemein auf, dass er zu einfache Antworten und Fehlschlüsse meidet, bei Interpretationen der Faktenlage immer eine gesunde Vorsicht und Skepsis walten lässt. Dies wird auch von den Übersetzern in ihrem neuen Vorwort lobend herausgestellt und in Kontrast gebracht zu einer konstatierten "Krise der Geisteswissenschaft", die sich in "allgemeiner geistiger Orientierungslosigkeit, einem (...) Mangel an präsentem Wissen und allgemeiner kultureller Kompetenz" usw. manifestiert. Bezüglich der gegenwärtigen Informationsflut gilt eben, was auch Frank Zappa sagte: "Information is not knowledge." Und dass Howgegos Werk nicht in erster Linie Informationen, sondern Wissen vermitteln soll, ist auf jeder Seite spürbar. Sicher, es ist kein leicht rezipierbares Buch, da es schon viel Wissen über die Herrschaftsstrukturen und über die antike Geographie voraussetzt. Zudem werden manche Gedankengänge auch sprachlich recht kompliziert ausformuliert. Insofern dürfte das Buch von einem breiteren Publikum sicher bald irritiert weggelegt werden. Für Studenten aller Disziplinen, die sich der Numismatik als Hilfsdisziplin bedienen, ist es aber eine unverzichtbare Einführung.

Beat Hüppin

Dizionario delle scienze e delle tecniche di Grecia e Roma. A cura di Paola Radici Colace, Silvio M. Medaglia, Livio Rossetti, Sergio Sconocchia, Pisa-Roma (Fabrizio Serra editore) 2010, 2 voll., 1343 pp., € 295 (brossura ed e-book) / € 445 (rilegato), ISBN 978-88-6227-184-4 (brossura) / 978-88-6227-203-2 (rilegato), E-ISBN 97-888-6227-382-4

Per il rinnovamento della didattica del latino e del greco nelle scuole secondarie superiori è opportuna una maggiore attenzione alla cultura materiale, alla storia antica delle scienze e delle tecniche, alla storia dell'agricoltura e della medicina. Sono temi su cui l'attenzione dei giovani si desta facilmente. So per esperienza quale fascino susciti in loro sapere qualche cosa del sistema astronomico antico (pretolemaico, nel caso del ciceroniano *Somnium Scipionis*) e del modello eliocentrico proposto da Aristarco di Samo in pieno III sec. a.C.; oppure, della storia della medicina fra Ippocrate, i medici ellenistici e Galeno. L'esigenza non è nuova, anzi fu posta già da Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff quando pubblicò il suo *Griechisches Lesebuch* (Berlin ¹1902), in opposizione ai programmi d'allora, ancora legati alla vecchia tradizione retorica. Peraltro, tutti i testi che si leggono abitualmente nelle scuole offrono spunti per un commento in chiave non solo letteraria; anzi, per capirli davvero è a mio avviso necessario comprendere a fondo la cultura di cui sono espressione, compresi gli spunti scientifici e, appunto, gli elementi di cultura materiale.

Allo scopo, potrà risultare di grande aiuto il *Dizionario delle scienze e delle tecniche di Grecia e Roma*. Il titolo è attentamente calibrato: si tratta, infatti di un grosso dizionario piuttosto che d'una piccola enciclopedia. Perciò va da sé che il numero delle voci sia limitato: al caso, sono poco più di 400 lemmi (in italiano), elencati alle pp. 17–20. Tuttavia un glossario alfabetico posto in calce al secondo volume (pp. 1187–1274) permette di orientarsi facilmente anche a chi cerchi informazioni più puntuali. Per esempio, se si parte dalla parola „alloro“, una freccia rinvia innanzitutto alla voce *Arboricoltura* (pp. 152–154) e precisamente alla sua sezione 2 (*Alberi selvatici*, pp. 152–153); è però dato un rinvio anche alle voci *Arbusti* (pp. 154–155), *Farmacologia* 2.1.8 (p. 489) e *Piante aromatiche* 3.2 (p. 830). La parola „aratro“ rinvia alla voce omonima (pp. 149–150), alla voce *Aratura* 2–3 (pp. 150–151) e alla voce *Attrezzi agricoli* 3 (pp. 238–239, dove in realtà si parla dell'erpice, per l'aratro una freccia rinvia alla voce apposita).

Come si vede, le parole del glossario sono per lo più in italiano; se ne trovano però anche in latino e in greco. Per esempio se si cerca la parola „puls“ si trova a p. 1254 un doppio rimando: „puls fabacia“, e „puls punica“; il primo rinvia a *Legumi* 3 (pp. 630–631), dove apprendiamo che la *puls fabacia* è „una

polenta di fave destinata alle occasioni rituali come offerta a una divinità (Macrob. *sat.* 1,12,33)“; il secondo rinvia ad *Alimentazione in Roma* 3 (pp. 95–99), dove si vede che la *puls punica*, citata da Cato *agr.* 85, era „un tipo di saporita crema fatta con *alica* – una farina di grano duro – formaggio fresco, miele e uova“ (p. 97). Se si cerca la parola „μᾶζα“ (p. 1233) si trova un rinvio a *Pane* 2 (pp. 774–775).

Alcune voci sono corredate da illustrazioni di documentazione archeologica: così, per esempio, *Alimentazione in Grecia* (pp. 83–90), *Alimentazione in Roma* (pp. 90–104), *Nautica* (pp. 715–728). Tutte le voci, redatte da vari studiosi, sono corredate di bibliografia, indicata in forma abbreviata. Invece la bibliografia estesa è indicata alle pp. 1039–1185. I curatori sopra indicati sono „responsabili d'unità“. Essi stessi ed altri collaboratori sono „curatori d'area“; per esempio, Sergio Sconocchia è responsabile di tutta l'area „medicina“, che comprende voci sulla semeiotica medica, sugli strumenti chirurgici, sulla farmacologia, sulle scuole ellenistiche di medicina, su singoli medici (non solo Ippocrate e Galeno, ma anche Erasistrato, Erofilo, Asclepiade di Prusa, Celso, Scribonio Largo, Sorano, Gargilio Marziale, Oribasio e altri).

Naturalmente, in un'opera di questa mole, dove una parte cospicua è riservata anche alla filosofia, qualche lacuna è inevitabile. Noi Svizzeri, per esempio, saremmo contenti di trovare una citazione del muro gallico, di cui conserviamo vestigia cospicue sul Münsterhügel di Basilea e sul Mont Vully presso Avenches. Esso è sì celtico, ma a partire dai *Commentarii* di Cesare (descrizione in *Gall.* 7,23) sta ben dentro gli orizzonti della cultura romana, perciò se ne sarebbe dovuto parlare.

Ancora, non ho trovato alcun accenno alla disposizione *in quincuncem* delle viti o degli ulivi, e in ogni caso non se ne trova alcun riferimento nel glossario. Eppure la disposizione *in quincuncem* ha tanta parte nel paesaggio agrario delle monoculture arboricole almeno dal I sec. a.C. in poi, con una connotazione non soltanto estetica, ma anche agronomica, come risulta chiaro da Varro *rust.* 1,7,2, da Verg. *georg.* 2,273–283, da Quint. *inst.* 8,3,7 e come convengono gli agronomi d'oggi: vd. p. es. C. Fideghelli, in *Enciclopedia agraria italiana*, X (1978) s.v. *Piantazione*.

Qualche lacuna si trova anche nelle voci singole; per esempio nella voce *Sismologia* sarebbe stato necessario citare il maremoto euboico descritto da Th. 3,89,1–5, giacché lo storico fu il primo a rendersi conto che è il terremoto a provocare il maremoto, e non il contrario, come pensava Democrito (su questo rinvio al mio *Eclissi e sismi nell'opera storiografica di Tucidide*, A&R, n.s. 51, 2006, pp. 1–22).

Tuttavia questi piccoli difetti, e altri che ciascuno potrà riscontrare secondo le proprie competenze, non infirmano i molti pregi del *Dizionario* diretto da Paola Radici Colace, destinato a trovare un posto importante fra gli strumenti di prima consultazione, a beneficio di studenti, studiosi e, non ultimi, gli insegnanti.

Giancarlo Reggi

Klaus Bartels, Jahrtausendworte in die Gegenwart gesprochen, Philipp von Zabern 2011, 200 S., CHF 28.90

Was als „zeitlos“ angepriesen wird, wirkt verdächtig. Alles ist ja in einer bestimmten Zeit entstanden, und wenn es bis in die Gegenwart weiterlebt und – wirkt, ist es nicht zeitlos, sondern aktuell, oder kann denkenden Menschen helfen, Gegenwärtiges zu verstehen. In diese Kategorie stelle ich ohne Bedenken das Buch unseres Kollegen Klaus Bartels.

Anders als in den meistens etymologisch konzipierten „Wortgeschichten“ werden hier Worte und Gedanken vorgestellt, die, in ferner Zeit geäußert, heute noch ansprechen. Sie sind unter 12 Oberbegriffe eingereiht, die ihrerseits schon Aktualität evozieren, wie Selbsterkenntnis, Gotteserkenntnis, Global Village, Alternatives Leben, Natur und Technik, Bildung und Wissenschaft. Die einzelnen – im Ganzen 123 – Lemmata unter diesen Obertiteln (z. B. nach uns der Weltbrand, ein Schatz im Text, Bücherverbrennungen) umfassen je eine oder zwei Seiten und enthalten einen oder zwei Texte und eine meist historische Situierung sowie eine kurze, prägnante Interpretation auf die heutige Zeit hin. Ein Beispiel: S. 68 wird unter dem Oberbegriff Global Village im Lemma „Plutopolitismus“ aus Athenaios' *Deipnosophistai* die Antwort eines jungen Mannes aus Megara auf die Frage, woher er stamme, „er habe Vermögen“, als „die goldene Kreditkarte zum weltweit gültigen Reisepass“ gesehen. Die Wirkung solcher Jahrtausendworte, wie z. B. das von den Dreifüssen, die selber aus der Werkstatt des Hephaistos zum Versammlungsplatz der Götter laufen, (Il 18,372ff) und von Aristoteles in einem neuen Kontext (Politica 1,4,1253b) in dem Sinn verwendet wird, dass Werkzeuge entweder „auf einen Befehl oder auf eine vorgängige Wahrnehmung hin“ tätig werden, wird mit „entweder programm- oder sensorgesteuert“ verdolmetscht.

Die Übersetzungen, mit wenigen Ausnahmen von K. Bartels selber gemacht, erscheinen in heutiger Diktion. So wird σφόδρα πλούσιος zu „mega-

reich“, oder der schnelle Wechsel des Schicksals (Simonides Frg. 6 Diehl = Campbel 417), möglichst wörtlich als „denn nicht einmal der Wechsel einer langflügelten Mücke ist so schnell“ lautet sachgerecht und anschaulich mit Homoioteleuton und Alliteration: „Denn noch plötzlicher als das Hierhin und Dorthin einer flügelstirrenden Fliege, so ist der Wechsel“.

Die Texte sind ohne Ausnahme interessant und anregend; einige sind vielen bekannt („eines Schattens Traum“, „das Mass aller Dinge“, „geh mir aus der Sonne“) die meisten aber sind auch für Bildungsbürger (falls es sie noch gibt) neu. Für welches Publikum ist dieses Buch geschrieben? Für alle jene, die Klaus Bartels aus seiner reichen Vermittlertätigkeit zwischen Antike und Moderne kennen, die seine Kombinationsgabe, mit der er weit Auseinanderliegendes zusammenbringt, schätzen, denen aus den „Wortgeschichten“ immer wieder etymologische Blitzlichter aufgehen. Für uns „philologische Berufsleute“ sind die Texte im Anhang durch die Lebensdaten der zitierten Autoren und durch genaue Stellennachweise erschlossen und verleiten zum selbständigen Weiterlesen in den Originalen. So erweist sich als wahr, was der letzte Text sagt: „In einer philologischen gemeinschaftlichen Wahrheitssuche trägt der Verlierer den grösseren Gewinn davon: in dem Masse, in dem er hinzugelernt hat“ (Epikur, Gnom. Vat 74).

Alois Kurmann

Roma e l'eredità ellenistica. Atti del convegno internazionale. Milano, Università statale, 14–16 gennaio 2009. A cura di Silvia Bussi e Daniele Foraboschi, Pisa-Roma (Fabrizio Serra editore) 2010, 226 pp., € 95.00 (brossura ed e-book) / € 190 (rilegato), ISBN 978-88-6227-278-0 (brossura) / 978-88-6227-279-7 (rilegato) / 978-88-6227-332-9 (elettronico)

Gli studi sull'ellenismo, con attenzione per le forme di propaganda, per la storia economica e sociale, per la cultura materiale, caratterizzano la scuola milanese fin dai tempi del magistero di Mario Attilio Levi, che a propria volta, insieme al suo maestro Gaetano De Sanctis, aveva coltivato rapporti d'amicizia con Michael Rostovtzeff. È perciò naturale che proprio all'Università statale di Milano sia stato tenuto un convegno internazionale su Roma e l'eredità ellenistica. Ciò è avvenuto all'inizio del 2009, e gli atti sono usciti, con notevole rapidità, già nell'ottobre 2010.

Si tratta d'un libro di lettura non facile per chi non si occupi abitualmente di queste problematiche; esso tuttavia merita di essere segnalato anche in una rivista di e per insegnanti di scuola secondaria, perché tocca alcuni temi che interessano direttamente la didattica. Mi limito a indicare il più significativo in tal senso: il contributo di Arnaldo Marcone (pp. 200–215) sulla concezione del monarca come dio presente, originaria dell'Egitto, poi estesi ai monarchi ellenistici e infine sfociata a Roma nel culto dell'imperatore, è a mio avviso molto utile per chi voglia capire Verg. *ecl.* 1,41 (*nec tam praesentis alibi cognoscere divos*, dove *alibi* è a Roma, come si evince da tutto il contesto, a partire dal v. 19). A mio avviso, infatti, l'ecloga riflette il superamento dell'ideologia tradizionale repubblicana in favore d'un'ideologia ellenistico-romana che stava emergendo nel partito cesariano, vincitore delle guerre civili combattute fra il 49 e il 42 a.C.; essa avrebbe trovato il suo compimento nella politica di Antonio in Oriente e in qualche modo sarebbe stata poi fatta propria da Augusto e dai suoi successori (all'inizio, invero, non senza riserve, particolarmente evidenti nel caso di Tiberio). Per capire il problema occorre considerare che l'ecloga fu composta nei primi anni Trenta del I sec. a.C., ben prima che fosse conferito a Ottaviano, ormai unico signore dell'impero, il *cognomen* di *Augustus* (e, più ancora, di Σεβαστός in Oriente), ciò che avvenne soltanto nel 27. Perciò riflette sì una mentalità sincretistica fra ellenismo e Roma, ma non può ancora riflettere l'ideologia augustea.

Su un piano del tutto diverso, uno scritto difficile ma affascinante è quello di Biagio Virgilio (pp. 55–107), nel quale si ricostruisce criticamente il testo della lettera imperiale del santuario di Sinuri, in Caria, con l'ausilio dei calchi del parigino Fonds Louis Robert. Lo scritto, istruttivo non solo per chi si interessi di epigrafia, ma anche, da un punto di vista metodologico, per un filologo puro, permette, fra l'altro, di capire in che cosa l'uso delle nuove tecnologie possa essere d'aiuto nella ricerca antichistica e in che cosa non aggiunga nulla. Oggi nella scuola, infatti, ci troviamo tutti di fronte al duplice rischio di mitizzarle o di rifiutarle per partito preso.

Non disponendo dello spazio per aggiungere altro, propongo l'elenco completo dei contributi: D. Foraboschi, *Introduzione*, pp. 9–17; P. Desideri, *Il mito di Alessandro in Plutarco e Dione*, pp. 19–31; C. Miedico, *Comunicare il potere presso la corte di Demetrio Poliorcete*, pp. 33–54; B. Virgilio, *L'epistola reale del santuario di Sinuri presso Mylasa in Caria, sulla base dei calchi del Fonds Louis Robert della Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, pp. 55–107; G. Bejor, *Pergamo, propaganda di stile*, pp. 109–112; L. Troiani, *Polibio e l'"epifania" nel tempio di Gerusalemme*, pp. 113–117; D. Foraboschi, *Programmazione ellenistico-romana?*, pp. 119–129; L. Asmonti, *The Democra-*

tic Model from Hellenistic Athens to Republican Rome: Cicero on Demochares of Leuconoe, pp. 131–139; G. Brizzi, *Forme principi della guerra tra Grecia e Roma: qualche ulteriore considerazione*, pp. 141–151; A. Coppola, *Storie di statue: vincitori e vinti nella Graecia capta*, pp. 153–163; S. Bussi, *Egitto e Nubia tra ellenismo e Roma: continuità e fratture nella politica internazionale di Roma*, pp. 165–175; H.M. Cotton-B Legras, *Presentazione del libro di Silvia Bussi, Le élites locali nella provincia d'Egitto di prima età imperiale*, pp. 177–182; B. Legras, *Rome et l'Égypte: les transferts de droit familial d'Octave à Caracalla*, pp. 183–192; A.Savio-A.Cavagna, *La monetazione egiziana di Augusto: ideologia imperiale e substrato egiziano*, pp. 193–204; A. Marcone, *Un "dio presente": osservazioni sulle premesse ellenistiche del culto imperiale romano*, pp. 205–215; L. Capponi, *Impulsore Chresto: una risposta dai papiri*, pp. 217–226.

Giancarlo Reggi

Katharina Volk, Ovid, Dichter des Exils, Darmstadt (Verlag Philipp von Zabern/WBG) 2012, 173 S., CHF 32.90, ISBN 978-3-8053-4368-8

Die englische Originalausgabe mit dem schlichten Titel "Ovid" erschien bereits 2010; nun liegt eine deutsche Übersetzung vor (von Dieter Prankel). Der Titel ist ausserdem auch als Hörbuch erhältlich. Es mag skurril anmuten, dass eine Philologin deutscher Muttersprache ein Werk zunächst auf Englisch verfasst und später eine andere Person dieses Werk in die Muttersprache der Autorin übersetzen muss ... Natürlich ist die englische Erstausgabe dem Umstand geschuldet, dass Katharina Volk nach dem Abschluss ihres Studiums in den USA tätig war (Promotion in Princeton, Associate Professor an der Columbia University).

Das Buch versteht sich als Überblick, der in erster Linie Appetit machen soll, sich mit Ovid eingehender zu beschäftigen. Es ist keine wissenschaftliche Abhandlung im eigentlichen Sinne, sondern eine Einführung, die an ein breiteres Publikum gerichtet ist – auch an eines, das möglicherweise gar kein Latein kann. Diesem Umstand geschuldet, sind die zitierten Ovidpassagen sehr häufig nur in Übersetzung gegeben. Für den Kenner ist das kein Manko, sind die einschlägigen Originaltexte doch bei ihm im Bücherregal ohnehin greifbar. (Bei den wenigen längeren Textstellen, die in Latein wiedergegeben sind, fällt eine merkwürdige Inkonsequenz auf: dort ist der Buchstabe v nach der angelsächsischen Tradition als u gesetzt, wie in der Originalausgabe des Buchs. Bei einzelnen lateini-

schen Wörtern, die innerhalb des Textes erwähnt werden, oder teilweise auch in den längeren Textstellen wurde aber handkehrum ein v gesetzt.)

Die Besonderheit an der Darstellung Volks liegt darin, dass nicht ein Werk nach dem anderen behandelt wird, wie dies in herkömmlichen Übersichten der Fall wäre, sondern themenweise vorgegangen wird (Mythos, Frauen, Rom, Kunst und andere mehr). Innerhalb jedes Themas werden dann die verschiedenen Werke der Reihe nach angeschnitten. Natürlich kann man so vorgehen. Für den Geschmack des Rezensenten ergibt sich dadurch aber ein mäandrierender und leicht ermüdend wirkender Erzählstil, zumal sich Volk dann auch noch öfters wiederholt.

Wer schon einiges über Ovid weiss und die Werke gelesen hat, findet in Volks Buch ohnehin wenig bis nichts Neues. Auch stellt sie keine gewagten Thesen oder dergleichen auf. In den strittigen Fragen der Forschung beschränkt sie sich im Wesentlichen darauf, die bekannten Thesen zu referieren (Paradebeispiel bei Ovid ist natürlich die Frage nach der Verbannung). Somit ist dieses Buch sicher ideal geeignet für Personen, die noch wenig von Ovid wissen, aber idealerweise Grundkenntnisse der Antike und der Literaturgeschichte haben.

Ein Ärgernis finde ich den Untertitel, der ja in der Originalausgabe fehlte: "Dichter des Exils". Hier wird m. E. die falsche Erwartung geweckt, dass sich das Buch hauptsächlich mit Ovids Exildichtung beschäftige. Natürlich wird auch die altbekannte Frage diskutiert, was mit *carmen et error* gemeint ist, natürlich werden die einschlägigen Stellen aus den *Tristia* und *Epistulae ex Ponto* aufgeführt usw., aber niemals in dem Ausmass, das den Untertitel "Dichter des Exils" rechtfertigen würde. Die Kapitel, die sich im Speziellen mit dem Exil befassen, finden auf wenigen Seiten Platz ...

Beat Hüppin

Yves Gerhard, André Bonnard et l'hellénisme à Lausanne au XX^{ème} siècle, Vevey (Ed. de l'Aire) 2011, 200 p., CHF 36.00, ISBN: 9782940478125

Avec cet ouvrage, Yves Gerhard veut combler une lacune dans les publications qui ont trait à l'enseignement à l'Université de Lausanne. Comme rien n'avait été publié jusqu'ici en rapport avec le grec et qu'il ne se sentait pas à même de remonter plus haut dans l'histoire, c'est la fresque de l'hellénisme tel qu'il a été porté par ses principaux enseignants universitaires qui se déroule au fil des pages, avec, en arrière-plan, les vicissitudes qui ont marqué dans le canton de

Vaud – comme ailleurs – l'enseignement de la discipline en amont de l'Université durant les dernières décennies.

Si le professeur Claude Calame, bien que retraité de la faculté, est encore actif et présent dans toutes nos mémoires, ceux qui l'ont précédé – François Lasserre, André Rivier –, tendraient à être oubliés si cet ouvrage ne revenait pas en rafraîchir le souvenir. Parmi ces personnalités, il en est une, au parcours inattendu, qui a été marquée par son temps et qui l'a marqué également : André Bonnard. Yves Gerhard lui consacre la moitié la plus intéressante de son livre, enrichie de photos, copies de documents d'époque et témoignages divers. Le nom de Bonnard est connu loin à la ronde aujourd'hui encore – une collègue russe à qui je demandais il y a peu comment elle s'était initiée à la civilisation grecque a immédiatement cité le professeur lausannois !

André Bonnard (1888–1959) est nommé en 1928 à l'Université de Lausanne. Il y accomplira toute sa carrière suscitant enthousiasme et engouement pour la littérature grecque : ses cours et conférences attirent une foule subjuguée par son éloquence. Il marque ses étudiant(e)s. Ses traductions des poètes tragiques n'ont pas vieilli ; elles ont été mises en scène à plusieurs reprises et jusqu'à tout récemment (*Antigone*, 2004–2005, *Œdipe Roi*, 2009).

Par ailleurs Bonnard est un intellectuel définitivement engagé à gauche, qui défend l'idée d'humanisme contre les nationalismes des années 30 et leurs conséquences. Après la Seconde Guerre mondiale, naïvement, il croira que le système soviétique pourrait assurer la paix, et se laisse aveugler par le stalinisme. Il veut y voir un renouveau fondé sur des valeurs purement humanistes, qui lui rappelle la Grèce antique ...

Durant la guerre froide, Bonnard milite, donne des conférences, entretient une correspondance avec d'autres intellectuels communistes européens. Il finira par être arrêté alors qu'il se rend à Berlin-Est en 1952 en tant que membre du Conseil mondial de la paix. La presse se déchaîne. Un procès a lieu. Bonnard est condamné à quinze jours d'emprisonnement avec sursis et sauve sa chaire in extremis grâce au soutien de ses collègues. Il consacra les dernières années de sa vie aux trois volumes de *Civilisation grecque*, son œuvre à n'en pas douter la plus connue, traduite en pas moins de dix langues -dont le russe- et rééditée en 2011 aux Éditions de l'Aire.

Christine Haller

Gabriela Kompatscher Gufler, Reinhard Pichler, Lehr- und Übungsbuch zur lateinischen und griechischen Metrik (Latein-Forum 73/74), 2. verb. Aufl., Innsbruck 2011, Brosch. 105 S., ISBN 978-3-9503242-0-4

Nach den beiden missratenen Metrik-Compendia, die Hans-Joachim Glücklich und Stephan Flaucher vor nicht allzulanger Zeit herausgebracht haben (vgl. Rezension SAV Bulletin 72, Oktober 2008, 29–31), nimmt man mit einiger Skepsis einen neuen Versuch zur Hand, der nicht nur in die lateinische, sondern gleich auch noch in die griechische Metrik einführen soll. Wie steht es um die didaktische Ernte, die hier eingefahren wird, und welcher Ausbildungsstufe ist der Leitfaden angemessen? Die Autorin deklariert das Heft, das sie als Skript für eine Lehrveranstaltung an der Universität Innsbruck ausgearbeitet und erprobt hat (darum hier als 2. Auflage bezeichnet), als schlanke Einführung in die antike Metrik, die den Studierenden zum begleitenden Selbststudium dienen soll. Die wichtigsten Grundkenntnisse werden tatsächlich in Kürze vermittelt, kompliziertere Fälle wie die Iambenkürzung nur gestreift, wie überhaupt auf den Einbezug der gesamten Komödiendichtung verzichtet wird, was leider auch für die Sprechverse der Tragödie gilt (s.u.). Bei der Behandlung von Muta cum liquida fehlt wie in den meisten Metriken (ausser bei Raven) die Kombination mit f, die nie Position bildet, doch findet man immerhin den wichtigen Hinweis, dass über Wortfuge und Kompositionsfuge in diesem Fall immer Dehnung stattfindet (obruit, et rex). Reizvoll wäre es natürlich gewesen, in einer solchen „Doppelmetrik“ auf gräzisierung Besonderheiten der klassischen Dichtung einzugehen wie die im Latein sonst nicht gestattete homerisierende Prosodie (Dehnung auslautender Kürze vor Doppelkonsonant: Aen. 8,425 *Brontesqué Steropesque*). In der Frage der Versaussprache referiert K. die Extrempositionen Boldrinis, der jeglichen Vers-Iktus für die klassische Epoche bestreitet, und Glücklichs, der Verse wie Prosa lesen will, kommt zwar zum Schluss, dass wir nicht wissen, wie man in der Antike Verse gelesen hat, setzt aber dann doch in den Schemata durchgehend die irritierenden altmodischen Versakzente ein (anders im griechischen Teil).

Doch wie bringe ich den Studierenden die Verslehre bei? Symptomatisch für die problematische Methodik ist die Gebrauchsanweisung Wie erkenne ich ein Versmass? "Richtungsweisend ist ein Blick [!] auf die [!] Dichter. „Wenn man wisse, welche Dichter in welchen Versmassen geschrieben hätten, könne man bereits eine Eingrenzung vornehmen (vorausgesetzt, der Dichter des jeweiligen Übungstextes ist von vornherein bekannt).“ So etwa bei Catull und Horaz: „Wenn wir durchgehend etwa gleich lange Verse vorliegen haben“, handle es sich höchstwahrscheinlich um Hexameter, phalaeceischen Hendekasyllabus...– doch nicht genug damit, es folgen noch weitere sieben Lösungsvorschläge, inkl.

ein abschliessendes „etc.“ – ein didaktisches Verwirrspiel. Oder Ovid, Tragödie, „Hexameter“. Der einzige erhaltene, von Quintilian zitierte Sprechvers aus Ovids einziger Tragödie Medea ist allerdings kein Hexameter, sondern wie zu erwarten ein iambischer Trimeter nach griechischem Muster: *servare potui: perdere an possim, rogas?* (dazu ist in den Suasorien des älteren Seneca ein anapästischer Dimeter aus einem Canticum der Medea überliefert, vgl. meine Ausgabe Ovid, Ibis – Fragmente – Ovidiana, Reihe Tusculum, 1996, S. 82–86, Kommentar S. 319–324). Wenn schliesslich statt als Alpha und Omega als zweitletztes Mittel zur Klärung des metrischen Sachverhalts die metrische (oder ist nicht präziser die prosodische gemeint?) Analyse empfohlen wird – „Man bestimmt die Quantität der Silben und schliesst aus ihrer Anordnung auf das Versmass“ (S. 42), dann ist vollends das Pferd am Schwanz aufgezümt. Wenn alles nichts hilft, gibt es „nach wie vor die einfachste Methode, sich zu jedem Versmass einen Beispiervers, bzw. zu jeder Strophenform eine Strophe zu merken, so dass der jeweilige Rhythmus mühelos auf jedes andere Gedicht in der entsprechenden metrischen Form übertragen werden kann“ – womit sich die Frage, wie man einen Vers erkennt, zum hermeneutischen Zirkel ründet. – Die Angst vor Plagiatsvorwürfen treibt seltsame Blüten: die eingestreuten Illustrationen aus dem Internet sind mit bis zu 100 Zeichen umfassenden Links, die antiken Zitate mit genauer Angabe der Edition, der sie entnommen sind, ausgestattet – da ist die philologische Genauigkeit ad absurdum geführt.

Die griechische Metrik, die von Reinhard Pichler (MMag – dies die zertifizierte österreichische Titelei für „Doppelmagister“) vorgestellt wird, ist bekanntlich schon von der Prosodie her reichlich komplexer als die lateinische. Die Anforderungen an studierende Anfänger, an die hier zu denken ist, sind allerdings eher bescheiden, der Umfang ist knapp bemessen (S. 52–80), wovon allerdings sechs Seiten exemplarisch allein den sieben Prooimion-Versen der Ilias gelten. Die Ausführungen zur Prosodie bleiben notgedrungen fragmentarisch, sind aber übersichtlich dargelegt. Als Kürzel werden die von Paul Maas benützt. Die Auswahl der Textbeispiele ist einigermaßen exquisit (Fragmente des Archilochos, der Sappho, des Mimnermos, Anakreon, Solon, Bakchylides, dazu etwas Homer, Theokrit, Aischylos) – ist dies tatsächlich der Studienplan für angehende Gräzisten? Gleiches gilt für die behandelten „wichtigsten“ Versmasse, zählt der akephale Hipponakteus, das Reizianum oder der Telesillus doch kaum zur Alltagslektüre.

Die restlichen Seiten (81–104) enthalten die Lösungen der üblichen Aufgaben in Form von metrischen Schemata (im lateinischen Teil gar mit Angabe aller Synaloephen) und ein Glossar mit den Grundbegriffen. In der anschliessenden knappen Literaturliste fehlen die Referenzwerke, in denen sich auch kom-

plexere Fälle nachschlagen lassen: D.S. Raven, *Latin Metre*, London 1965; Martin L. West, *Greek Metre*. Oxford 1982; Dietmar Korzeniewski, *Griechische Metrik*, Darmstadt ²1989. Dafür würde man besser auf Sickings extravagante *Griechische Verslehre* verzichten. Was Frisks *Griechisches etymologisches Wörterbuch* in dieser Liste zu suchen hat, ist unerfindlich.

Bruno W. Häuptli

Lucius Ampelius, *Liber memorialis* – Was ein junger Römer wissen soll. Lat. / dt. Hrsg., eingeleitet und übersetzt von Ingemar König, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 2010 (Reihe Texte zur Forschung 94), 150 S., Ppb. CHF 56.90, ISBN 3-534-22983-5

Einem wie auch immer gearteten Zufall ist es zu verdanken, dass eine der skurrilsten antiken Schriften dank einem einzigen Manuskript überlebt hat, das allerdings infolge der danach erfolgten Drucklegung (*editio princeps* 1638 von Salmasius) wie häufig in solchen Fällen vernichtet wurde (vgl. Ovid, *Heroides* 16, 39–144; 21, 145–248, Druck 1477 nach verlorener Druckvorlage). Das kleine Werk des vermutlich kaiserzeitlichen Autors (2./3. Jh.?) liegt hier erstmals in einer sorgfältig edierten und kommentierten, mit einer kenntnisreichen Einführung und deutscher Übersetzung ausgestatteten Ausgabe vor. Wenn man der freien Wiedergabe des originalen Titels folgen will: Was muss ein junger Römer in der späteren Kaiserzeit wissen? Dass es nicht nur einen, sondern sechs Herkulesse gab, fünf Minerven, fünf Apollos, fünf Sonnengötter, vier Venusse? Dass in Sikyon die Haut des Marsyas und die Ruder der Argonauten aufbewahrt wurden sowie der Kessel, in dem Medea den zerstückelten Pelias kochte? Dass die drei Erdteile Europa, Asien und Libyen heissen? Welches waren die Könige der Parther, Kappadoker, Armenier usw.? Die berühmtesten (zwölf) Völker in Asien? Schon eher: Wie viele berühmte Scipionen mit ehrenden Beinamen gab es (Lösung: fünf)? Kurz: ein Sammelsurium von Fakten und Kuriositäten aus verschiedensten Wissensgebieten, das auf ein anspruchsloses Bildungskonzept schliessen liesse. Die Quellen, aus denen dieses „Buch des Grundwissens“ (König) schöpft, sind mit einer Ausnahme nicht genauer nachweisbar: Astrologisches und astronomisches Wissen oder Halbwissen ist schlecht und recht aus einer astrologischen Schrift des Publius Nigidius Figulus abgekupfert, deren erhaltene Fragmente (auch diese zweisprachig) der Ausgabe im Anhang beigegeben sind. Den Buchtitel erwähnt der Autor selber in seiner Widmung an einen nicht weiter bekannten Macrinus, der das hochgesteckte Ziel hat, „alles wissen

zu wollen“. Das lässt sich allerdings auch in anderer Richtung deuten, wie andere Ausgaben zeigen: aide-mémoire (Marie-Pierre Arnaud-Lindet 1993), lexicon (Vincenza Colonna 1980). Sueton, Jul. 56,6 erwähnt Caesars Notizbuch: *libellus memorialis*. Vielleicht handelt es sich einfach um eine Gedächtnisstütze oder ein bescheidenes Nachschlagewerk, das im Unterricht eingesetzt werden konnte.

Bruno W. Häuptli

Mary Beard, Pompeji: das Leben in einer römischen Stadt. Aus dem Englischen übersetzt von Ursula Blank-Sangmeister unter Mitarbeit von Anna Raupach, 480 S., 113 s/w Abb., 23 farbige Abb., 21 Pläne, Geb. (Kart.), CHF 43.50, ISBN 978-3-15-010755-3

Angesichts der laufenden Schreckensmeldungen über den Verfall Pompejis kann man die Versuche, die versunkene Stadt wenigstens in der Vorstellung zum Leben zu erwecken, nur begrüßen. Die Autorin der neuen umfangreichen Darstellung lehrt seit 2004 als Professor of Classics in Cambridge. Ihre Publikationen – über römische Religion, den Parthenon, das Kolosseum, den römischen Triumph – wurden aber zum grossen Teil im amerikanischen Cambridge von der Harvard University Press verlegt. Die Originalausgabe des Pompeji-Buches erschien erfolgreich unter dem Titel „The fires of Vesuvius: Pompeii lost and found“, Cambridge, Mass. 2008, 2010 (Sonderausgabe: "Pompeii: the life of a Roman town", London 2008, 2009). Ist dieses Buch tatsächlich „ein Vergnügen und jede Zeile wert“ (Paul Stänner in Deutschlandradio Kultur)? Der Leitsatz der Autorin, „Tatsache ist, dass wir sowohl sehr viel mehr als auch sehr viel weniger über Pompeji wissen, als wir denken“, bestätigt sich bei der Lektüre: eine eindeutige Aussage sucht man wie die Nadel im Heuhaufen. „Vermutlich, wohl, vielleicht, offenbar, offensichtlich, mag ja sein, wer weiss, wahrscheinlich nur zum Teil richtig, nicht unbedingt, höchstwahrscheinlich, könnten, dürften, mögen, es ist schwer zu sagen, soweit wir wissen, natürlich ist beides möglich, wir können vermuten, man kann nur ahnen, ich bezweifle sehr, ich habe da so meine Zweifel, wir müssen bedenken, einige Archäologen haben angenommen, es kann unmöglich so gewesen sein, wir laufen Gefahr, allzusehr zu simplifizieren, wir alle können uns gut vorstellen, wie es gewesen sein muss, selbst da, wo wir einen eindeutigen Hinweis finden, können wir nicht wissen, ob wirklich, es kann genausogut anders gewesen sein, ob das allgemein üblich war, entzieht sich unserer Kenntnis, wir haben keine Ahnung wie oft das oder jenes, diese Frage lässt sich besonders schwer beantworten“ – die Autorin spekuliert wortreich über lau-

ter Belanglosigkeiten: Wir wissen nicht, wo die Kinder geschlafen haben, wie viele Personen in einem Bett Platz hatten, ob die Hausbesitzer im Erdgeschoss schliefen oder oben, wie oft im Triclinium gegessen wurde und wie üppig, ob die Gartengeräte im Speisesaal in der Eile zurückgelassen oder üblicherweise dort aufbewahrt wurden, „so überraschend das auch für uns sein mag“, oder ob sie gar von Raubgräbern stammen. Man wird vor lauter Geschwätzigkeit zum Schatzsucher in den zwölf behandelten Themenkreisen: Das Leben in einer alten Stadt, Straßenleben, Heim und Herd, Malen und Dekorieren, Seinen Lebensunterhalt verdienen: Bäcker, Bankier und garum-Hersteller, Wer regierte die Stadt? Die Freuden des Körpers: Speisen, Wein, Sex und Thermen, Spaß und Spiele, Eine Stadt voller Götter, Epilog: Stadt der Toten, Wie wär's mit einer Besichtigung? Die Abbildungen, von denen gerade einmal 23 farbig sind, entsprechen, ausser auf dem Schutzumschlag, nicht dem heutigen Minimalstandard.

Bruno W. Häuptli

Psyche perspicua pulchritudine – Ein Spielfilm von Claude Aubert

Mit diesem Zitat aus dem Originaltext betitelt der Autor seinen zweiten Film, der kürzlich in Lausanne erfolgreich Premiere hatte. Er zeigt die Geschichte von Amor und Psyche, wie sie uns Apuleius in seinen Metamorphosen erzählt. Diese unterscheidet sich ja vom Grossteil der antiken Mythen durch ihre märchenhaften Züge; auch wurde sie oft als Gleichnis für den Weg der Seele interpretiert (Psyche = Seele!).

Wie es durch die Jahrhunderte viele verschiedenartige Darstellungen gegeben hat, so kann sich heute sicher auch ein Filmautor gewisse Freiheiten erlauben, wenn er diese unsterbliche Geschichte neu gestalten will. Aufgrund der beschränkten technischen und finanziellen Mittel (der Film ist privat finanziert ohne jegliche Unterstützung durch Sponsoren, die Darsteller sind Laienschauspieler, Dutzende von Freiwilligen haben im Hintergrund mitgeholfen) hat Claude Aubert die Geschichte in ein bukolisches Milieu verlegt. Psyche ist hier keine Prinzessin, sondern ein junges Mädchen vom Land, der Palast des Cupido ist ein lauschiger Wiesenplatz inmitten von Tannen und Felsen. Das grösste Problem für den Filmer stellte aber zweifellos die Tatsache dar, dass nach Apuleius alle Begegnungen Psyches mit ihrem Gemahl in absoluter Dunkelheit stattfinden. Aubert lässt seinen Amor in diesen Szenen in einem langen grünen Kapuzenkleid mit Augenschlitzen auftreten. Dieses Grün verschmilzt fast mit dem Grün

der Wiese und macht ihn so gewissermassen unsichtbar. Die berühmte Szene, in der sich Psyche nachts mit der Lampe ihrem Mann nähert, wobei dann der Tropfen heissen Oels den Amor weckt und verletzt, konnte ebensowenig eins zu eins umgesetzt werden. Hier versucht Psyche bei Tageslicht dem schlafenden Amor die Kapuze wegzuziehen. Dabei entfällt ihr einer der Pfeile, die sie aufgehoben hatte, und weckt ihn.

Die Kernaussage der Erzählung wird durch diese und andere Anpassungen an das Medium Film nicht verändert. Eine Vertiefung jedoch erreicht der Autor dadurch, dass er die verschiedenen Figuren psychologisch nuancierter darstellt als das antike Vorbild. Dies gilt insbesondere für die Hauptperson, Psyche. In der Art, wie sie manchen Personen begegnet, werden verschiedene Facetten ihres Charakters deutlich, wobei von Anfang an die auch bei Apuleius hervorgehobene verhängnisvolle Neugier im Vordergrund steht. Eindrücklich ist dargestellt, wie die heimtückischen Ratschläge der Schwestern Psyche in ihren Träumen zusetzen. Das monströse Tier, als welches jene ihr den Amor geschildert haben, wird verkörpert durch exotische Tiere mit riesigem offenem Maul. Sehr effektiv zeigt der Film auch die verzweifelte Suche der jungen Frau nach ihrem verlorenen Geliebten. Sie irrt gleichsam durch die ganze Welt: über hohe Berge, durch Gletscher des Nordens, tropische Wälder und Wüsten. Nachdem sie die ihr von Venus auferlegten Prüfungen bestanden hat (statt 4 wie bei Apuleius sind es hier nur 3, was eigentlich zum Märchencharakter passt), kommt es schliesslich zur festlichen Hochzeit, und Psyche, geläutert und gereift, wird als Göttin in den Olymp aufgenommen. – Noch viele Feinheiten in der Charakterzeichnung auch der übrigen Personen wären zu erwähnen, ebenso das Spiel mit symbolischen Objekten, das sich nur dem Kenner entschlüsselt.

Kaum zu glauben, dass der Film ausschliesslich in der Schweiz, in freier Natur aufgenommen worden ist! Die Landschaftsaufnahmen sind von bestechender Schönheit. Diese kommt umso mehr zur Geltung, als die Kamera nicht wild herumspringt, sondern dem Zuschauer gleichsam ein ruhiges Mitschreiten ermöglicht. Durch die leuchtenden Farben vieler Kostüme entsteht eine surreale Stimmung, die dem Märchencharakter der Geschichte entspricht. – Das Ganze ist mit Musik untermalt, die eigens für den Film komponiert wurde und oft sehr wirkungsvoll die im Bild gezeigten Vorgänge verdeutlicht. Was die Sprache betrifft, so ist es in der heutigen Schweiz unmöglich geworden, sie direkt im Freien aufzuzeichnen, ohne dass störende Geräusche (Motoren usw.) dazwischen kämen. Claude Aubert erzählt und kommentiert daher die Vorgänge aus dem Off. Er tut dies in einem rhythmisierten, eher literarischen Französisch, das gut zur Stimmung des Filmes passt. Hie und da werden Fachkollegen ein eingeflochtenes antikes Zitat erkennen.

In unserer visuell geprägten Epoche ist es sinnvoll und zeitgemäss, sich der Antike mit Hilfe des Mediums Film anzunähern. Bei entsprechender Vorbereitung durch den Lehrer ist diese wunderschöne Verfilmung des Märchens von Apuleius für alle Stufen des Gymnasiums zu empfehlen.

Barbara Bucher-Isler

Die DVD kann bestellt werden bei www.swissdvdshop.ch/psyche-perspicua-pulchritudine/product_info.php/products_id/1822

Der Text des Erzählers kann als pdf heruntergeladen werden bei www.latinistes.ch/Dossier-pdf/psyche-melo-poetique.pdf

PERSONELLES

Neumitglieder

Der Vorstand heisst folgende **Neumitglieder** in unserem Verband willkommen (Stand: März 2012):

Frau Prof. Dr. Gerlinde Huber-Rebenich, Bern
Madame Céline Leuenberger, Fribourg

Hinweis für pensionierte Mitglieder

Pensionierte können ohne Beitragspflicht beim SAV bleiben (unabhängig davon, ob sie auch Mitglieder des VSG sind). Mitglieder des VSG bezahlen diesem nach der Pensionierung einen reduzierten Mitgliederbeitrag. Bitte melden Sie den Eintritt in den Ruhestand an das Sekretariat des VSG (Postfach, 3000 Bern, 056 443 14 54, information@vsg-sspes.ch, www.vsg-sspes.ch), damit Ihre Mitgliederrechnung korrekt ausgestellt wird.

Les retraités peuvent rester membres de l'ASPC sans obligation de cotiser. Les membres affiliés à la SSPES peuvent, comme retraités, s'acquitter d'une cotisation réduite auprès de la SSPES. Toute entrée en retraite doit être signalée, en précisant le choix d'affiliation, au secrétariat de la SSPES (Postfach, 3000 Bern, 056 443 14 54, information@vsg-sspes.ch, www.vsg-sspes.ch) qui établira, le cas échéant, la facture correspondante.

Kantonskorrespondenten SAV Correspondants cantonaux ASPC Corrispondenti cantonali ASFC

ZH	Philipp Xandry Albisriederstrasse 342	8047 Zürich	<i>zh@philologia.ch</i> 043/539 49 74
BE	Andreas Hänni Eichholzstrasse 95a	3084 Wabern	<i>be@philologia.ch</i> 031/371 93 42
LU	Heinz Bieri Schwandentallee 6	6047 Kastanienbaum	<i>lu@philologia.ch</i> 041/340 12 79
UR	Eduard Kuster Kornmattstrasse 12	6460 Altdorf	041/870 90 22
SZ	P. Dr. Alois Kurmann Kloster	8840 Einsiedeln	<i>sz@philologia.ch</i> 055/418 63 37
OW	Angela Keller-Dietrich Stucklistr. 5	6072 Sachseln	<i>ow@philologia.ch</i> 079/682 46 42
NW	Johann Brülisauer Steinersmatt 113	6370 Stans	<i>nw@philologia.ch</i> 041/610 77 16
GL	Martin Stüssi Durschen	8750 Riedern	<i>gl@philologia.ch</i> 055/640 12 59
ZG	Christa Omlin Loretostrasse 7	6300 Zug	<i>zg@philologia.ch</i> 041/760 33 57
FR	Claire Boner route Fort-Saint-Jacques 3	1700 Fribourg	<i>fr@philologia.ch</i> 026/534 41 01
SO	Thomas Henzi Marenstrasse 54	4632 Trimbach	<i>so@philologia.ch</i> 062/293 65 37
BS	Markus Gutmann Käferholzstrasse 111	4058 Basel	<i>bs@philologia.ch</i> 061/601 72 42
BL	Christa Praehauser Bölchenstrasse 18	4410 Liestal	<i>bl@philologia.ch</i> 061/311 76 24
SH	Urs Walter Schulstrasse 39	8248 Uhwiesen	<i>sh@philologia.ch</i> 052/659 18 24
AR	Ivo Müller Sägli 30	9042 Speicher	<i>ar@philologia.ch</i> 071/344 35 12
AI	Iwan Durrer St. Antonstrasse 11	9050 Appenzell	<i>ai@philologia.ch</i> 071/534 15 18
SG	Stefan Stirnemann Tigerbergstrasse 10	9000 St. Gallen	<i>sg@philologia.ch</i> 071/222 03 50
GR	Urs Grazioli Gufel 2	7204 Untervaz	<i>gr@philologia.ch</i> 081/322 57 38
AG	Beat Brandenburg Dorfstrasse 42a	5430 Wettingen	<i>ag@philologia.ch</i> 056/430 12 25
TG	Louis Räber Kleiberweg 6A	8500 Frauenfeld	<i>tg@philologia.ch</i> 052/720 26 77
TI	Giancarlo Reggi Via alle Vigne 4	6963 Pregassona	<i>ti@philologia.ch</i> 091/941 31 10
VD	Antje Kolde ch. des Crêts-de-Champel 14	1206 Genève	<i>vd@philologia.ch</i> 079/458 39 02
VS	Thierry Bueche La Tuillière	1894 Les Évouettes	<i>vs@philologia.ch</i> 024/481 17 06
NE	Christine Haller Aellig 15, ch. des Carrels	2034 Peseux	<i>ne@philologia.ch</i> 032/731 16 12
GE	Jacques Morard rue Sonnex 3	1218 Le Grand-Saconnex	<i>ge@philologia.ch</i> 022/788 16 10
JU	Christian Mottaz Fbg des Capucins	2800 Delémont	<i>ju@philologia.ch</i> 032/423 23 91

Vorstand SAV – comité ASPC – comitato ASFC

<i>Präsident</i> <i>Président</i>	Lucius Hartmann, lic. phil. Im Zil 52, 8620 Wetzikon	<i>lucius.hartmann@philologia.ch</i> 044/361 20 86
<i>Vizepräsident</i> <i>Vice-président</i>	Ivo Müller, Prof. Sägli 30, 9042 Speicher	<i>ivo.mueller@philologia.ch</i> 071/344 35 12
<i>Bulletin-Redaktorin</i> <i>Rédactrice du bulletin</i>	Petra Haldemann, lic. phil. Käppelistrasse 26, 4600 Olten	<i>petra.haldemann@philologia.ch</i> 062/296 34 06
<i>Verantwortliche für Weiterbildung</i> <i>Responsable de la formation</i> <i>continue</i>	Martin Müller Mittelbrühlstrasse 16, 4416 Bubendorf	<i>martin.mueller@philologia.ch</i> 061/933 04 55
<i>Kassierin</i> <i>Caissier</i>	Philipp Xandry, lic. phil. Albisriederstrasse 342, 8047 Zürich	<i>philipp.xandry@philologia.ch</i> 043/539 49 74
<i>Aktuar</i> <i>Secrétaire aux verbaux</i>	Christine Stuber, lic. phil. Schönrütirain 4, 6045 Meggen	<i>christine.stuber@philologia.ch</i> 041/377 43 38
<i>Beisitzer/in</i> <i>Autres membres</i>	Barbara Cristian Saars 6, 2000 Neuchâtel	<i>barbara.cristian@philologia.ch</i> 032/721 15 91
	Andrea Jahn, prof. Via Aprica 32, 6900 Lugano	<i>andrea.jahn@philologia.ch</i> 091/966 45 57
	Rudolf Wachter, Prof. Dr. phil. Holbeinstr. 19, 4051 Basel	<i>rudolf.wachter@philologia.ch</i> 061/228 78 09
<i>Delegierte</i> <i>Délégués</i>	André Füglistner Bahnhofstrasse 16, 8902 Urdorf	<i>andre.fueglistner@philologia.ch</i> 044/734 35 73
	Dominik Humbel Ahornstrasse 20, 4055 Basel	<i>dominik.humbel@philologia.ch</i> 061/302 68 10
<i>Ersatzmitglieder</i> <i>Membres supplémentaires</i>	—	

Redaktionsschluss Bulletin 80/2012: 14. September 2012

Impressum:

Herausgeber: Schweizerischer Altphilologenverband (SAV)

www.philologia.ch – www.latein.ch

Druck: Gamma-Print Reprografie AG, Luzern

Auflage: 320 Exemplare